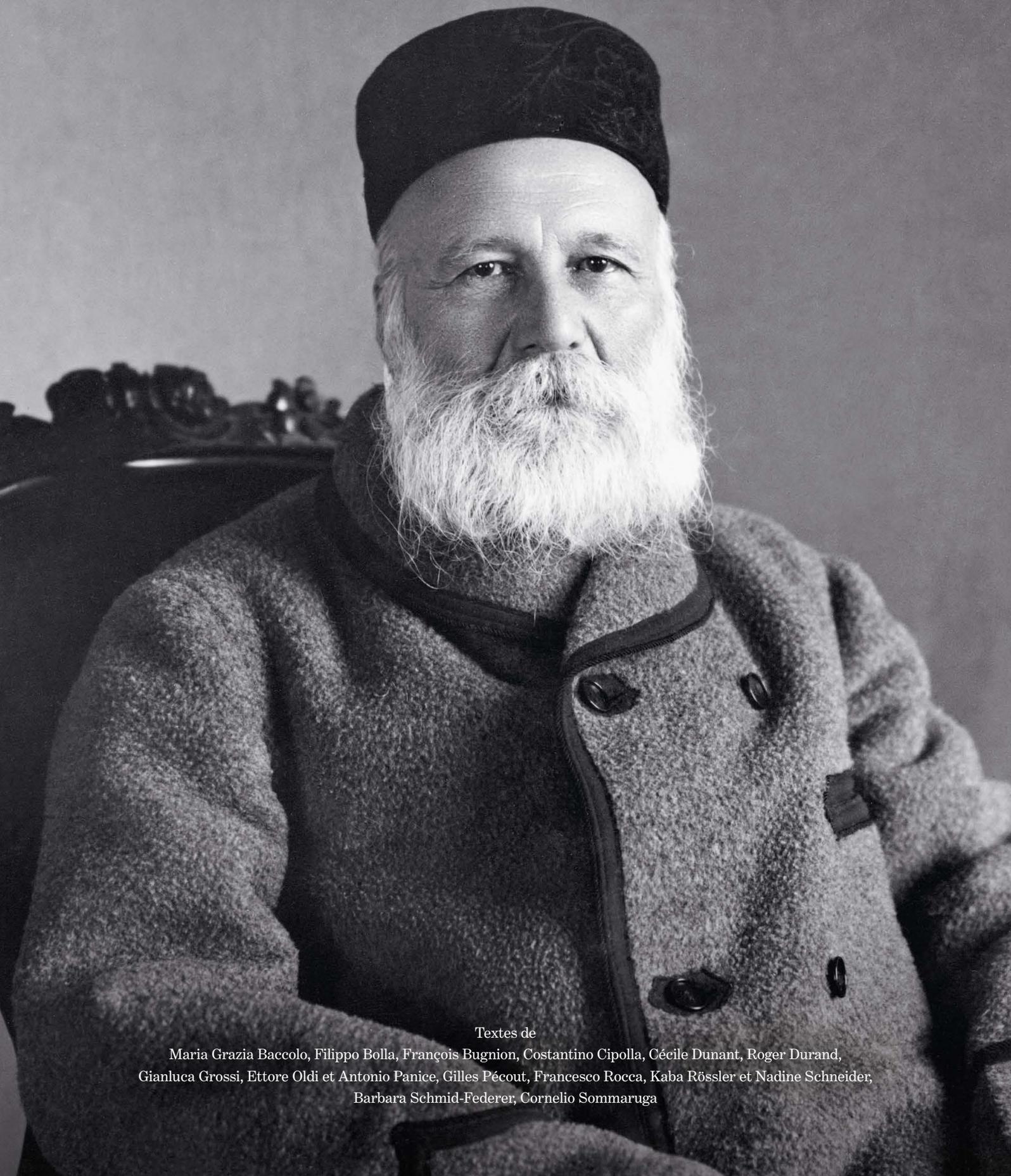


HENRY DUNANT

---

Le courage et la persévérance,  
ou la force des idées



Textes de

Maria Grazia Baccolo, Filippo Bolla, François Bugnion, Costantino Cipolla, Cécile Dunant, Roger Durand,  
Gianluca Grossi, Ettore Oldi et Antonio Panice, Gilles Pécout, Francesco Rocca, Kaba Rössler et Nadine Schneider,  
Barbara Schmid-Federer, Cornelio Sommaruga



HENRY DUNANT

1828-1910

FONDATEUR  
DE LA  
CROIX-ROUGE

## Introduction

Jean-Henry Dunant (1828-1910) est issu d'une riche famille genevoise, protestante d'obédience piétiste. À l'école, il n'est pas particulièrement brillant et ses résultats lui vaudront même d'être mis à la porte du Collège Calvin. Mais il mène en parallèle une intense activité philanthropique, avant de se lancer dans la grande aventure de l'entreprise en Algérie, comme le lui dicte sa confession religieuse, qui conçoit la réussite terrestre comme un sésame pour le paradis.

Parti rencontrer l'entourage de Napoléon III, alors en pleine campagne d'Italie, il se rend dans la plaine du Pô, où les caprices du destin veulent qu'il arrive à Castiglione delle Stiviere, dans la province de Mantoue, dans la soirée du 24 juin 1859, c'est-à-dire le jour de la sanglante bataille de Solférino et San Martino (qui fera plus de 20'000 morts), remportée par les Français et les Italiens contre l'armée autrichienne. Le spectacle qu'il découvre le laisse pantois: partout des blessés s'entassent et des cris de douleur résonnent de toutes parts. Cette vision le poursuivra et laissera dans son esprit une empreinte profonde et indélébile. De retour à Genève, il aura un trait de génie: tirer un livre (*Un souvenir de Solférino*) de la solidarité concrète et sans frontières exprimée par le catholicisme social lombard, et l'ériger en mot d'ordre universel et laïc, à travers le «*tutti fratelli*» (alliés comme adversaires!) que répétaient les femmes de Castiglione. À Genève, l'idée d'une association porteuse de ces valeurs prend corps, mais peu de temps après, Dunant est déclaré en faillite et, dans la culture rigoriste qui caractérise l'époque et le lieu, il est pour ainsi dire enterré vivant. Dépossédé de son idée de Croix-Rouge internationale, il erre comme une âme en peine à travers l'Europe et échoue même sous les ponts de la Seine. Mis aux oubliettes par le Comité international de la Croix-Rouge, il recevra toutefois en 1901 le Prix Nobel de la paix (de pair avec l'homme politique et économiste Frédéric Passy), qui lui est décerné à l'unanimité.

Dunant était un pacifiste convaincu. Il eut la guerre en horreur et prêcha un principe qu'il incarna: même dans les moments de l'existence les plus tragiques et les plus conflictuels, le «*tutti fratelli*» conserve son sens humanitaire intrinsèque. Aujourd'hui, après maintes épreuves terribles, la Croix-Rouge est présente dans le monde entier et accomplit son devoir de bienfaisance, en temps de guerre (comme il en advient encore) et de paix (protection civile). Et l'étoile de Dunant ne peut que briller dans un ciel qui, même voilé, illumine ces actions humanitaires indispensables, uniques et admirables.

Qui d'autre a réussi dans une entreprise de ce genre? Qui d'autre a mis sur pied une organisation parvenue à pénétrer de façon transversale toutes les obédiences et religions du monde? Qui d'autre a réussi, en tous lieux et époques, à unir par-delà les clivages? En un mot, qui d'autre approche du génie créateur de Jean-Henry Dunant?

### **Costantino Cipolla**

*Sociologue, Alma Mater Studiorum - Université de Bologne*

Page I:  
Portrait de Henry  
Dunant âgé. Heiden,  
vers 1895.

À gauche:  
Buste en bronze situé  
Place de Neuve à  
Genève.



## Qui est Henry Dunant?

Par Roger Durand\*



À gauche:  
Photo d'époque. Genève, 1863.

Sur cette page:  
Henry Dunant vient au secours d'un des nombreux  
blessés de la bataille de Solferino, illustration,  
XIX<sup>e</sup> siècle.

Henry Dunant naît à Genève le 8 mai 1828. Son père Jean-Jacques est un commerçant, sa mère Anne-Antoinette est née Colladon, c'est-à-dire d'une famille issue du Refuge huguenot. Le jeune Henry<sup>1</sup> verra bientôt la naissance d'Anna, Daniel, Marie et Pierre-Louis. Par sa mère et ses tantes, le jeune garçon est élevé dans un milieu très religieux, la Société évangélique de Genève, auprès de laquelle il trouvera tous les éléments fondateurs de la foi profonde qui l'anima toute sa vie.

À peine sorti de l'adolescence, Dunant fonde l'*Union chrétienne de jeunes gens* de Genève réunissant des contemporains âgés comme lui de 18 à 25 ans, désireux de partager leur foi évangélique dans une vie communautaire très nouvelle pour l'époque. Doté d'une foi et d'une plume convaincantes, il tisse un véritable réseau avec des Unions de l'Europe entière, s'adressant même à des frères en la foi au Liban, en Algérie, aux États-Unis. Ne soyons donc pas surpris s'il joue un rôle important lors de la fondation de l'Alliance universelle des Unions chrétiennes de jeunes gens, réunis à Paris à l'occasion de l'Exposition universelle, en 1855. Parallèlement à son engagement spirituel, Henry effectue un apprentissage au sein de la banque de MM. Lullin et Sautter de Beauregard, très active dans la colonisation de l'Algérie, que la France de Napoléon III s'efforce alors de peupler avec des agriculteurs européens.

Nous sommes au printemps 1859, en pleine guerre opposant le Piémont et la France à l'Empire autrichien, alors maître de la Lombardo-Vénétie. La deuxième guerre d'indépendance de l'Italie vient d'éclater, avec des succès prometteurs des alliés franco-sardes qui bousculent les armées autrichiennes à Magenta notamment. Napoléon III entend

<sup>1</sup> Sur son acte de naissance figure «Jean-Henri Dunant», orthographe qu'il n'utilisera guère, sauf sur son testament! La plupart du temps, il signe «Henri» ou «H.». Pour son livre fétiche, *Un souvenir de Solférino*, il met «J. Henry Dunant», mais il signe rarement ainsi. Parfois, il s'anglicise avec un «Henry». En bref, nous restons bien embarrassés, surtout qu'il peut dans une même publication choisir deux orthographes différentes... Comme les Sociétés nationales de la Croix-Rouge ont opté pour «Henry», nous nous alignons sur cette formule qui fut pourtant la moins utilisée par son propriétaire!

mener lui-même les opérations militaires qui vont atteindre leur intensité maximale lors de la bataille de Solférino, le 24 juin 1859. Rappelons qu'Henry Dunant projette d'arracher ses démarches de l'ornière administrative en s'adressant à l'empereur lui-même; il quitte donc l'Algérie cinglant vers l'Italie alors en pleine guerre.

Rappelons que, le 25 juin, c'est par hasard que le Genevois découvre dans un bourg situé à quelques kilomètres des combats, Castiglione delle Stiviere, les suites immédiates de la bataille de Solférino, c'est-à-dire le sort misérable des soldats blessés au combat et entassés sans soins dans les églises, notamment la Chiesa Maggiore du village. Surpris qu'on ne soigne que les blessés du camp victorieux, il lance son fameux «tutti fratelli!» aux braves femmes qui se dévouent comme lui pour qu'on ne fasse plus de différence entre les personnes vulnérables. Ces réflexes humanitaires d'un homme d'affaires sont un prélude à un avenir aussi proche que novateur.

Certes, entre 1859 et 1862, le président de la *Société anonyme des Moulins de Mons-Djémila* se démène pour obtenir des concessions en Algérie, avec un succès mitigé d'ailleurs. Mais il ne peut effacer de ses yeux ni de ses oreilles les souvenirs traumatisants des 25-27 juin 1859. L'unique échappatoire qui s'ouvre à lui est l'écriture. D'où *Un souvenir de Solférino* qui paraît fin octobre ou début novembre 1862. Il y décrit la bataille avec force hauts faits et exploits guerriers. Ce sont les dernières pages du livre, pourtant déjà très innovant dans sa description des horreurs de la guerre, qui vont faire d'*Un souvenir de Solférino* l'ouvrage mythique du Mouvement humanitaire.

Imprimé à compte d'auteur, sur grand papier et par Jules-Guillaume Fick, un orfèvre de la typographie, *Un souvenir de Solférino* remporte immédiatement un succès européen.

Sous la houlette de son président Gustave Moynier, la *Société genevoise d'utilité publique* forme, le 9 février 1863, une commission qui s'instituera *Comité international de secours aux blessés*, dès sa première séance: avec le général Dufour comme président, les médecins Louis Appia et Théodore Maunoir, le juriste Gustave Moynier et Henry Dunant comme secrétaire. Ce «Comité des cinq» abat une besogne considérable. Il réalise un important travail de promotion au moyen d'articles dans la presse. Il réunit de

la documentation sur les initiatives précédentes, en matière de sociétés de secours et d'accords entre belligérants en faveur des blessés. Surtout, il compte sur un Congrès international de bienfaisance prévu en septembre à Berlin pour faire connaître son projet de Sociétés de secours aux militaires blessés dans les armées en campagne. Hélas, cette honorable assemblée n'aura pas lieu.

Il faut le dire, nos cinq cofondateurs du Mouvement humanitaire sont des personnalités fortes, animées de convictions intimes, enivrées parfois par une notoriété continentale, obéissant à de nobles mais incompatibles ambitions. Assurément, la signature de la *Convention de Genève pour l'amélioration du sort des militaires blessés dans les armées en campagne*, le 22 août 1864, marque l'aboutissement de 22 mois d'engagements vertigineux, récompensés par une réussite glorieuse. Mais si celle-ci est gratifiante pour son vainqueur (à l'interne, Gustave Moynier devient le président iconique du Comité international), elle laisse sur le carreau le précurseur (Louis Appia est le premier à avoir mis en évidence le sort des militaires blessés) et le fondateur (Henry Dunant, avec *Un souvenir de Solferino* et sa conviction qu'il fallait tout miser sur la neutralisation du personnel sanitaire). Désormais, l'un s'investira plutôt dans la médecine sociale et dans l'approche urgentiste du «geste qui sauve»; l'autre s'efforcera de sauver ses affaires financières et son statut social, mais il sombrera, puis se trouvera une nouvelle vocation, elle aussi planétaire.

En effet, pendant les cinq années qui suivent, Henry Dunant s'échine pour se maintenir à ce niveau incroyable de célébrité auquel la Croix-Rouge internationale l'a placé. En vain.

Ses affaires en Algérie tournent à la catastrophe: en 1867, il fait faillite et doit fuir Genève. Il perd son honneur, sa fortune, ses amis, sa place dans la Croix-Rouge internationale. Probablement aussi l'estime de lui-même.

Malgré tout, pendant dix ans, il essaie de rembourser ses dettes et de retrouver son rang sur la scène internationale. Installé à Paris où son prestige est resté intact, il s'associe avec les promoteurs d'une Bibliothèque internationale universelle qui réunirait les chefs-d'œuvre des littératures du monde entier pour les rendre accessibles à toute la population. Bien qu'approuvé par le Ministère de l'Instruction publique, ce projet précurseur de l'UNESCO ne verra pas le jour, entraîné dans

la chute du Second Empire. Pendant la guerre franco-allemande de 1870-1871, il imagine la commercialisation d'un pansement hémostatique, sans succès.

Nous le devinons aisément, Henry Dunant traverse une période sombre de 1867 à 1892, au moment où il s'établit définitivement à Heiden, dans le canton d'Appenzell Rhodes-Extérieures. Reclus dans un hôpital de district, il montre ses capacités de résilience tout d'abord en rétablissant des liens avec plusieurs sociétés de la Croix-Rouge. Simultanément, il imagine une Croix-Verte qui protégerait les femmes et les enfants comme la Croix-Rouge protège les militaires blessés. Mais bien vite, il se persuade que le combat décisif se joue contre le militarisme, l'impérialisme, la course aux armements. Convaincu des vertus de l'arbitrage international, il se découvre bientôt une passion pour le pacifisme, aux côtés de Bertha von Suttner notamment. Grâce aux réseaux de sympathisants qu'il parvient à susciter et à stimuler, il obtient enfin la consécration tant désirée, lorsqu'il reçoit le premier Prix Nobel de la paix, le 10 décembre 1901, en partage avec le pacifiste Frédéric Passy. Il meurt à Heiden le 30 octobre 1910.

#### **\*Roger Durand**

*Historien de l'humanitaire et de la paix  
Président de la société «Henry Dunant»*



## «Le touriste de Solférino»: neutralité et volontariat au principe d'un engagement international

par Gilles Pécout\*



À gauche:  
intérieur de la Tour commémorative  
de San Martino della Battaglia dédiée à  
Vittorio Emanuele II et ornée de fresques  
représentant des scènes de la bataille  
de Solferino.

Sur cette page:  
Étiquette du manuscrit de Henry Dunant  
conservé dans la salle Lullin de la Bibliothèque  
publique de Genève.



À Solférino, Henry Dunant passe inaperçu aux yeux des témoins de la grande bataille qui oppose le 24 juin 1859, au cœur du Risorgimento, les alliés français des Piémontais aux Autrichiens. Le citoyen genevois qui se définit à plusieurs reprises comme un «simple touriste entièrement étranger à cette grande lutte»<sup>1</sup> n'apparaît dans aucun des nombreux récits à chaud des acteurs de l'affrontement et des premiers observateurs de ses lendemains.

Et pourtant il est bien là à Solférino, cet entrepreneur qui vient juste de prendre la nationalité française en avril 1859 pour faciliter ses affaires. Il s'est précisément déplacé pour tenter d'y croiser Napoléon III et obtenir de l'empereur des Français une concession pour agrandir sa *Société des Moulins de Mons-Djemila* dans la région de Constantine, en Algérie française. Mais à Solférino, son destin cesse bien vite d'être celui d'un homme d'affaires.

### Un livre

La publication à Genève, en novembre 1862, d'un petit livre intitulé *Un souvenir de Solférino*, résonne comme un coup de tonnerre.

D'abord destiné à un petit cercle d'amis, le texte est vendu et réédité trois fois en français en une année, avant d'être traduit en allemand, en anglais, en néerlandais «benanco nell'idioma svedese, nello spagnolo e nell'arabo» (ainsi qu'en suédois, espagnol et arabe) comme le rappelle son traducteur italien lorsqu'il est enfin publié dans la langue des habitants de Solférino en novembre 1863<sup>2</sup>. Auteur d'une *Notice*

*sur la Régence de Tunis*<sup>3</sup>, épaisse monographie bien informée qui lui vaut en 1858 une réelle notoriété dans les cercles géographiques et les milieux savants et économiques coloniaux, Dunant choisit avec le *Souvenir* un autre genre littéraire, celui du témoignage édifiant:

Le résultat immédiat est un ouvrage à la fois vivant et émouvant, qui lance le grand projet de la Croix-Rouge.

### Une bataille

Tout a commencé pendant la Deuxième Guerre d'indépendance italienne. Le petit mais puissant État de Piémont-Sardaigne, sur lequel règne le roi Victor-Emmanuel II de Savoie, est gouverné par le libéral modéré Cavour, dont l'objectif est de réaliser l'unité territoriale de la péninsule autour de Turin. Pour y parvenir, il faut que l'Italie



Telemaco Signorini,  
*Artillerie en Toscane  
à Montechiaro  
accueillie par les  
blessés français  
à Solférino, 1859*,  
crayon noir sur  
papier. Collection  
privée.

À droite:  
*La mort du Colonel  
de Malleville durant la  
bataille de Solférino*.  
Illustration tirée de  
«Le Petit Journal».  
Paris, 1891.

soit indépendante et souveraine et que, par conséquent, les Autrichiens quittent la Lombardie et la Vénétie annexées et gouvernées par Vienne. C'est tout l'enjeu de la guerre qui a commencé en avril 1859 et qui, malgré l'armistice de Villafranca, provoqué notamment par l'écho du «carnage de Solférino», aboutira à la cession de la Lombardie au Piémont et à la proclamation du royaume d'Italie en mars 1861 avant que la Vénétie ne soit annexée à l'Italie unifiée en 1866.

Dunant commence son récit en rappelant la progression victorieuse des Français au printemps 1859:

«La sanglante victoire de Magenta avait ouvert la ville de Milan à l'armée française et porté l'enthousiasme des Italiens à son plus haut paroxysme; Pavie, Lodi, Crémone avaient vu apparaître des libérateurs et les accueillaient avec transport.»<sup>4</sup>

À partir du 14 mai, c'est Napoléon III en personne qui prend le commandement des troupes alliées, un mois avant que l'empereur autrichien François-Joseph l'imite. Dunant sait parfaitement que l'empereur des Français est sur place, de même que le maréchal Mac Mahon, qu'il a connu en Algérie et qu'il ira saluer le 28 juin à Cavriana. L'auteur consacre une partie de son livre au récit d'une journée de bataille, douze à quinze heures de dur combat le 24 juin, qu'il n'a pas vécue directement. Ses pages sont donc inspirées à la fois du témoignage oral des combattants et des populations les jours qui suivent et de la lecture des premiers récits publiés.

Le lourd bilan humain, près de 40'000 soldats victimes des combats dont 6000 morts sur le champ de bataille des deux côtés, fait qualifier Solférino de plus terrible affrontement européen depuis celui de Leipzig en 1813. La comparaison est emblématique, car elle met au même niveau d'horreur deux batailles considérées comme deux victoires des peuples et des nations, signe qu'il faut toujours appréhender une guerre dans sa dimension humaine, malgré sa légitimité politique.

### L'autre combat pour l'Humanité

En 1864 paraissent à Genève deux livres importants, véritables épilogues du *Souvenir de Solférino*: un volume épais qui porte communication officielle du Comité international de la Croix-Rouge (organisateur de la Conférence) et une brochure de Dunant qui revient sur le travail effectué dans le cadre de cette dernière<sup>5</sup>. Cinq ans après le désastre humain de Solférino, Dunant a-t-il permis de trouver une solution durable à la question de l'assistance des blessés?

S'il ne nous revient pas d'évoquer l'histoire institutionnelle de la Croix-Rouge, rappelons les étapes initiales dans lesquelles Dunant joue un rôle prééminent. D'abord, l'étape genevoise avec la présentation des idées issues de Solférino à la Société genevoise d'utilité publique de Moynier et le premier projet de création d'un corps d'infirmiers volontaires porté en février 1863 par le Comité des Cinq, composé de Dunant, Moynier, Maunoir, du docteur Appia et du général Dufour. Suit l'étape internationale privée et associative. Il est décidé de porter ce projet à l'ordre du jour de la Conférence de bienfaisance de Berlin de septembre 1863; puis, à défaut d'avoir pu s'exprimer à Berlin, les Cinq convoquent à Genève en octobre 1863 une conférence internationale qui officialise en présence d'une petite quarantaine de représentants d'associations et de gouvernements la création des comités de secours aux blessés. Enfin l'institutionnalisation du Comité et la définition précise de ses attributions auront lieu à partir de 1864.

Un Comité international dont Dunant est le secrétaire est créé sous la présidence d'honneur de Dufour. C'est à lui que revient la mission de faire signer, en août 1864, la Convention de Genève qui officialise la naissance des premières sociétés nationales de la Croix-Rouge en Belgique, en France, au Danemark, en Espagne, à Oldenbourg, en Prusse et dans le Wurtemberg, bientôt rejointes par celles d'Italie, de Saxe et de Suède alors qu'un nouveau conflit européen, la guerre des Duchés, oppose en 1864 la Prusse et l'Autriche au Danemark pour la possession du Schleswig, en attendant les guerres austro-prussienne et austro-italienne de 1866 qui soumettent à l'épreuve du feu la Convention de Genève.

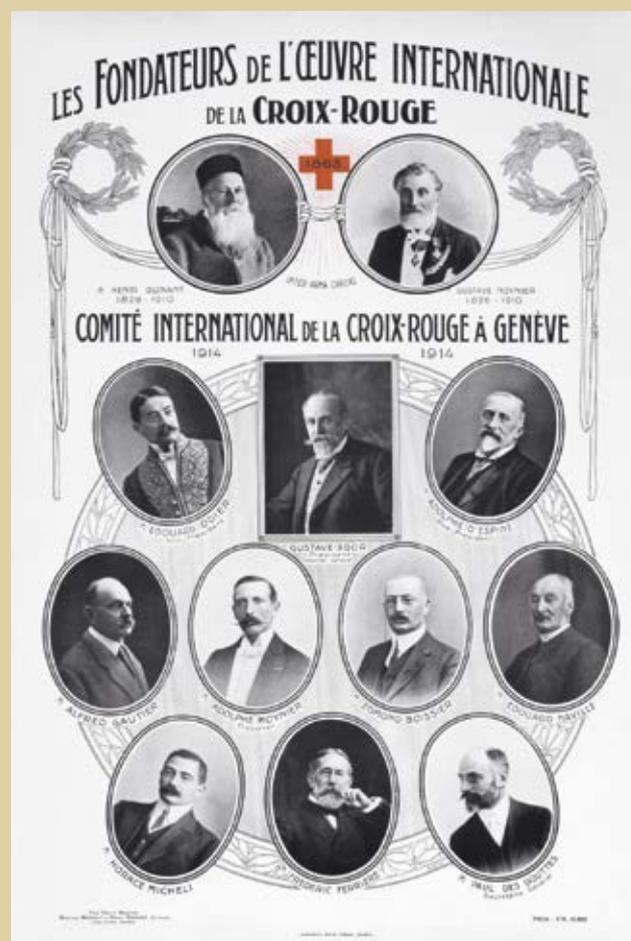
Entre-temps, c'est un contexte intellectuel, social et politique favorable qui a porté la mobilisation de Dunant autour des deux notions clé de volontariat et de neutralité. Faire appel à des volontaires pour aider à secourir les blessés, c'est certes remédier aux carences de personnel hospitalier et infirmier en temps de guerre. Mais pas seulement. Recourir au volontariat, c'est rappeler que le XIX<sup>e</sup> siècle progressiste est le siècle des volontaires. Les volontaires politiques qui deviennent des volontaires armés irréguliers ou enrôlés dans les armées régulières pour défendre leur patrie. Ce sont aussi les volontaires associatifs, liés à des Sociétés de secours mutuel nées avec le printemps des Peuples de 1848 et à des associations confessionnelles notamment protestantes issues de cette mouvance évangélique à laquelle appartient Dunant. Rien d'étonnant à ce que l'idée d'adjoindre des infirmiers volontaires ait pu dans un premier temps troubler certaines autorités militaires et politiques qui craignent l'incompétence, mais aussi la concurrence d'attribution avec l'administration, voire l'esprit subversif parfois lié au volontariat. Et la question se complique encore lorsque ces volontaires sont supposés...neutres.

La question de la neutralité est au cœur d'une réflexion internationale politique et juridique qui a forcément influencé Henry Dunant. C'est le juriste et l'homme politique zurichois Johann Caspar Bluntschli qui a le mieux énoncé la neutralité comme l'une des conquêtes les plus utiles du droit international moderne. La neutralité est ainsi définie comme le fait de ne point participer à la guerre engagée entre des tiers et de maintenir la paix sur son propre territoire. L'idée est claire et sera encore complétée tout au long des années 1860: en temps de guerre, la neutralité permet à certains États de localiser le conflit et de préserver les intérêts de la paix. C'est en ce sens que durant la Deuxième Guerre d'indépendance italienne, si la neutralité de la Suisse est respectée, les mercenaires suisses qui combattent pour les armées pontificales en Ombrie sont tout aussi supposés mettre fin à leurs agissements.

De la neutralité des États à la neutralisation des combattants, le pas est franchi par Dunant. Il propose en effet non seulement

la neutralisation des blessés mais aussi celle du personnel infirmier et médical qui les soigne en temps de guerre. Il n'est pas le seul à prôner cette mesure. Au même moment et sans que Dunant 'ait visiblement eu de contact direct avec lui, un chirurgien napolitain bien introduit en France poursuit le même objectif: le docteur Palasciano, vice-président du Congrès médical de Lyon publie dans la «Gazette médicale de Lyon» en août 1861 un essai sur la neutralité des blessés en temps de guerre, qu'il complète par la revendication d'une neutralisation temporaire du personnel sanitaire<sup>6</sup>.

Malgré des divergences au sein du Comité, Dunant réussit à imposer en 1864 non seulement la neutralisation des ambulances et du personnel sanitaire en temps de guerre, mais encore celle des civils qui assistent les blessés (A/article 5 de la Convention de Genève). Henry Dunant ira plus loin encore en proposant quelques années plus tard la neutralisation des prisonniers de guerre valides, s'appuyant notamment sur le rôle positif du Comité autrichien de la Croix-Rouge présidé par Colloredo-Mannsfeld



Exhumation des ossements des soldats tués à la bataille de Solferino, à côté de l'église San Pietro in Vincoli. Illustration tirée de «L'Illustration, Journal Universel», 2 avril 1870. Bibliothèque Ambrosienne, Milan.

durant la guerre de 1866. Certes, les blessés sont considérés comme neutres, mais les prisonniers bien portants? Désormais il revient aux comités de la Croix-Rouge la mission «d'assurer tous les besoins des prisonniers en captivité... jusqu'à leur rapatriement» et de donner au prisonnier une bonne opinion du pays où il est détenu «en lui inspirant une sympathie réelle pour le peuple qu'il a combattu»<sup>7</sup>.

De l'assistance aux blessés comme remède humanitaire, à la sympathie et à l'amitié entre les peuples comme armes de prévention, tel est le chemin qu'a parcouru depuis 1859 celui qui fut bien plus que le «touriste de Solferino». C'est cet itinéraire, après quelques déboires et divergences avec les autres promoteurs de la Croix-Rouge, que viendra couronner plus de trois décennies plus tard, en 1901, le premier prix Nobel de la paix.

#### \*Gilles Pécout

Ambassadeur de France en Autriche. Historien, professeur des universités à l'École normale supérieure de Paris et titulaire de la chaire «Histoire de l'Europe méditerranéenne au XIX<sup>e</sup> siècle» (EPHE-Sorbonne); professeur associé à l'Université de Genève en 2003-2004 et 2008.



#### Note

<sup>1</sup> Henry Dunant, *Un Souvenir de Solferino*, Genève, 1862, réédition Genève, CICR, 1990, p. 5. Cit. extraite de la traduction italienne: Enrico Dunant, *Un ricordo di Solferino. Con un'Appendice sulla formazione permanente di Istituzioni internazionali pel servizio sanitario degli eserciti in tempo di guerra*, version italienne de Luigi Zanetti, Milan, Tipografia Guglielmini, 1863, éditée sous forme d'e-book sur [www.liberaliber.it](http://www.liberaliber.it), p. 13.

<sup>2</sup> Enrico Dunant, *Un Ricordo di Solferino. Con un'appendice sulla formazione permanente di istituzioni internazionali pel servizio sanitario degli eserciti in tempo di guerra*. Version italienne de Luigi Zanetti, Milan, Tip. Guglielmini, 1863.

<sup>3</sup> Henry Dunant, *Notice sur la Régence de Tunis*, Genève, Fick, 1858.

<sup>4</sup> Henry Dunant, *Un Souvenir de Solferino...*, op.cit.p. 1.

<sup>5</sup> *Secours aux blessés. Communication du Comité international faisant suite au compte rendu de la Conférence internationale de Genève*, Genève, Fick, 1864, 218 p. et Henry Dunant, *La Charité sur les champs de bataille, suite du Souvenir de Solferino et résultat de la conférence de Genève*, Genève, Société d'utilité publique, 34 p.

<sup>6</sup> Ferdinando Palasciano, *De la neutralisation des blessés en temps de guerre et des conséquences thérapeutiques*, Vingtrinier, Lyon 1864.

<sup>7</sup> Henry Dunant, *Les Prisonniers de guerre. Rapport présenté aux conférences internationales des Sociétés de secours aux blessés militaires des armées de terre et de mer*, Dupont, Paris, 1867, p. 12, trad. it.: cb service.

# NOTICE

SUR LA

# RÉGENCE DE TUNIS

PAR

J. HENRY DUNANT



GENÈVE

IMPRIMERIE DE JULES-G<sup>me</sup> FICK

1858

## L'étape algérienne vers un humanitaire planétaire

Par Roger Durand\*



À gauche:  
Page de garde de  
*Notice sur la régence de Tunis*,  
J. G. Fick, Genève, 1858.

Sur cette page:  
Arc de triomphe romain à Djemila,  
en Algérie, gravure tirée de «L'album,  
journal littéraire et des beaux-arts»,  
20 mai 1843, année dix.  
Bibliothèque Ambrosienne, Milan.

Pour bien comprendre la période entrepreneuriale d'Henry Dunant, il importe de la situer dans son cadre familial et religieux.

Négociant, son père Jean-Jacques (1789-1875) consacre sa vie aux affaires commerciales, surtout à Marseille où il résidera vingt années. Mais il voyage beaucoup: Paris, Londres, même jusqu'à la Martinique pour acheter du blé, des morues séchées, des amandes, des oranges, de l'huile d'olive, du safran, etc. Si bien que ses sœurs doivent le faire revenir à Genève pour fonder une famille qui assurera la pérennité du patronyme. Mais, happé par son métier, le négociant sera le grand absent comme époux et comme père, même s'il réussit à constituer une fortune qu'on découvrira à sa mort en 1875. Saisissons cette information surprenante pour souligner deux causes de l'engagement économique du futur philanthrope: Jean-Jacques semble préférer accumuler les écus plutôt que de donner des moyens de vie décentes aux siens comme le révèlent certaines phrases de son épouse qui souffre d'un manque d'argent pour son ménage et ses enfants. Marqué par les souffrances de sa mère, ce fils aîné voudra réussir pour la gâter, mais il se sent aussi très (trop) tôt investi dans son rôle décalé du chef de famille porteur du nom, étant donné la défaillance paternelle. D'où son appétit de réussite.

Pour poursuivre sur l'influence exercée par les personnalités de la famille, rappelons que le grand-père d'Henry, Bernard Dunant (1746-1822), adolescent, a connu la prison, pour dettes, et que son père Jean-Jacques et son oncle David (1784-1872) allaient à l'Évêché pour rendre visite à leur malheureux papa; dans la famille, on gardait assurément le cruel souvenir de cette déchéance. Signalons aussi que cet oncle paternel d'Henry, David Dunant, est aussi un entrepreneur malchanceux, puisqu'il connaît une faillite comme libraire-éditeur. Finissons par une touche plus gaie avec l'oncle maternel Jean-Daniel Colladon (1802-1893), physicien de réputation européenne, tant en recherche scientifique qu'en applications industrielles; il est notamment connu pour sa mise au point des marteaux-pneumatiques facilitant la percée de tunnels.

Alors, quoi de plus naturel qu'Henry suive leurs traces dans les affaires et le commerce? Depuis 1848 probablement, il fait un apprentissage chez MM. Lullin et Sautter de Beauregard, actionnaires principaux de la *Compagnie genevoise des colonies suisses de Sétif*. Employé déjà chevronné, en 1853 (il a 25 ans), il est envoyé sur les hauts plateaux de l'Est algérien pour remplacer un comptable indisponible. À Marseille, le 1er septembre, il s'embarque pour Philippeville (actuellement Skikda) et reviendra à Genève le 28 octobre. Sur place, il effectue des paiements urgents, commande du bois de chauffage en prévision de l'hiver (il peut neiger sur ces hauts plateaux de l'Est algérien), il prend l'initiative d'aménager des jardins pour les colons qui viennent d'arriver du continent. Bref, ces deux mois sur le terrain lui permettent de satisfaire ses patrons qui lui octroient même une gratification.

Dès son retour en Suisse, il se distingue dans un rôle encore mieux adapté à ses qualités. La Compagnie genevoise a obtenu 20'000 hectares de terres, à la condition d'y implanter des villes peuplées par des Européens. Mais le recrutement de nouveaux volontaires rencontre de sérieuses difficultés. Le brillant secrétaire international de l'Union chrétienne de Jeunes Gens de Genève se voit confier la mission de susciter des vocations dans les campagnes genevoises et vaudoises pour attirer en Algérie des agriculteurs compétents et, osons le dire, débarrasser certaines communes de leurs pauvres...

Rappelons que ce disciple du Réveil vient de fonder à Genève une Union chrétienne de Jeunes Gens dont l'un des buts principaux est, par exemple, la diffusion du christianisme réformé. L'engagement colonial d'Henry Dunant est donc aussi motivé par des buts évangéliques. Quelle aubaine pour notre missionnaire laïque!

De juin à mi-septembre 1854, lors de son deuxième séjour en Algérie, Dunant est toujours très apprécié de ses employeurs. Mais le zélé employé décide de prendre son indépendance, après avoir négocié un accord à l'amiable avec ses employeurs: il assumera certaines tâches jusqu'au moment où son remplaçant sera désigné; en échange, ses frais de voyage lui sont

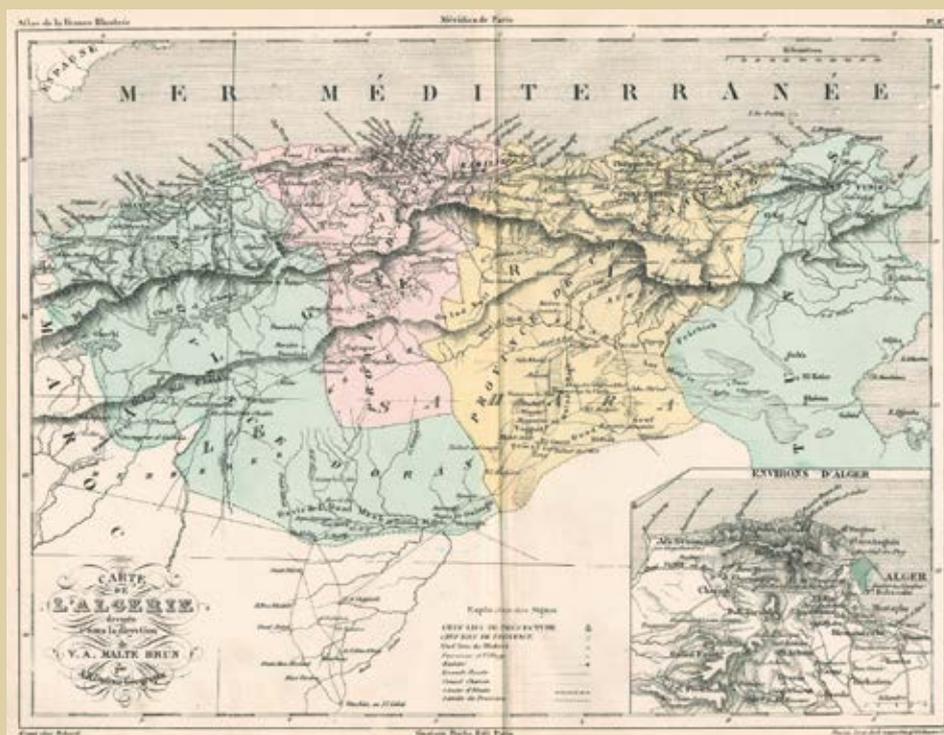
remboursés. Dès cet été 1854, Dunant vole de ses propres ailes.

Mettant à profit sa liberté, il s'initie à la civilisation arabo-musulmane, autant qu'il essaie de convertir les habitants. Surtout, il parcourt la région à la recherche d'un lieu où créer sa propre entreprise de colonisation.

Le 1er mars 1855, il repart pour l'Algérie accompagné cette fois par son frère Daniel. Bientôt, il obtient une première concession dans l'oued Deheb, 7 hectares et septante ares de terrain avec une chute d'eau, près des ruines romaines de Mons, à 17 km de Djemila. Pas loin de Sétif, là où les Romains exploitaient de riches terres à blé sur les hauts-plateaux de l'Est algérien. D'emblée, il vise haut, ni plus ni moins que la construction d'un moulin hydraulique pour moudre le grain. Il bâtit en pierre de taille, il fait venir du bois massif pour les planchers, il commande en Angleterre un mécanisme capable d'actionner quatre paires de meules. Cet investissement dans une structure industrielle sera complété par la construction d'une route. Or, pour rentabiliser un moulin à farine si performant, il faut du blé en quantité. D'où sa demande d'une concession de 200 hectares de terres arables. Refus de l'administration impériale.

Pour donner du poids à ses démarches, il crée la *Société anonyme des Moulins de Mons-Djemila*, autorisée par le Conseil d'État de Genève, le 8 janvier 1858. Pour renforcer sa position, il porte le capital de sa société à 1' 000 000 de francs, somme considérable pour l'époque. Il s'assure d'impressionnantes recommandations, comme la caution du général Guillaume-Henri Dufour, commandant en chef de l'armée suisse pendant la guerre du Sonderbund en 1847, et véritable mentor de l'empereur Napoléon III. Il fait imprimer un *Mémoire au sujet de la société financière et industrielle des Moulins de Mons-Djemila en Algérie*. Comme ses démarches échouent malgré tout auprès de l'administration impériale, le disciple du Réveil décide alors de plaider son dossier auprès de Napoléon III en personne. Nous le savons, cet entretien n'aura pas lieu en juin 1859 car l'empereur guerroyait en Italie; la bataille de Solferino et l'expérience dans la Chiesa Maggiore de Castiglione della Stiviere transformeront l'homme d'affaires en apôtre de la charité, militant infatigable au service des militaires blessés dans les armées en campagne.

Son engagement total pour cette nouvelle cause explique probablement pourquoi la «*Société des Moulins de Mons-Djemila*» n'atteindra jamais son seuil de rentabilité.



Carte géographique antique de l'Algérie et des environs d'Alger, publiée par Gustave Barba, Paris, 1852.

Napoléon III, salué sur la Place du Gouvernement à Alger le 8 mai 1865. Illustration tirée de «L'Illustration, Journal Universel», 13 mai 1865. Bibliothèque Ambrosienne, Milan.



Plus grave encore, son président s'aventure dans des projets prometteurs, mais non rentables immédiatement: l'exploitation coûteuse de forêts de chênes lièges ou de mines de plomb argentifères. Comme un manque chronique de liquidités paralyse les investissements, il se livre à des opérations périlleuses pour honorer les dividendes promis à ses actionnaires. Il recourt aux mortels palliatifs qui consistent à ronger le capital, à surestimer les actifs, voire à lancer de nouvelles sociétés, quand il ne spéculé pas sur les cours du blé ou du bétail. S'inspirant de son expédition à Castiglione delle Stiviere six ans auparavant, Dunant obtient une audience de Napoléon III, le 3 mai 1865 à Alger, pour solliciter le soutien impérial à la création d'un Omnium algérien improvisé: échec. Il échafaude une compagnie algérienne pour se procurer de l'argent frais: échec. Il se démène pour se faire racheter par un concurrent victorieux: échec. Il hurle à l'aide auprès de ses relations dans les milieux bancaires: échec. Or il a une dette de 300'000 francs que le *Crédit lyonnais* lui a prêtés pour la *Société des Moulins de Mons-Djemila*.

Un expédient insensé causera sa perte: l'homme d'affaires acculé achète une carrière de marbre à Felfela (province de Tlemcen) sans mesurer les coûts de sa mise en exploitation. En 1866, il tente un ultime coup de poker en la vendant au *Crédit genevois*, institut bancaire hautement spéculatif, dont il devient alors

administrateur. Il touche une avance de 200'000 francs qu'il utilise immédiatement pour éteindre sa dette auprès du *Crédit lyonnais*. Mais il promet à ses nouveaux associés qu'il peut revendre cette carrière à un investisseur français, avec une juteuse marge. Malheureusement, ce dernier n'existe que sur des prospectus, où Dunant présente une société imaginaire comme si elle était réelle... Patastras. Le 25 février 1867, le *Crédit genevois* tombe en faillite et les liquidateurs décèlent bientôt la supercherie. Avec l'espoir d'éviter la honte d'un procès, la famille Dunant cède tous ses avoirs en Algérie aux actionnaires. Henry se trouve complètement ruiné, son frère Daniel perd l'essentiel de ses biens. Ce règlement à l'amiable indique au moins que ses investissements étaient raisonnables, dans la mesure où des financiers acceptent de les reprendre en espérant les rentabiliser. Plus grave encore, le 17 août 1868, la Cour de justice civile (alors l'instance suprême de la justice genevoise) accable «le sieur Dunant, qui a sciemment trompé ses collègues, doit être tenu de toute la perte occasionnée par cette affaire». Par conséquent, le vendeur de Felfela est proclamé responsable de toute la faillite du *Crédit genevois* et se voit grevé de toutes les indemnités, à hauteur de la somme colossale d'un million de francs. Il subit en outre l'infamie d'apparaître comme le seul qui a menti. Ce jugement est sans appel. Il est publié en première page du Journal de Genève et reproduit

dans le Journal des tribunaux vaudois, qui sont alors des publications de haute qualité, répandues dans tous les milieux d'affaires et bien au-delà.

Première conséquence, au printemps 1877, le failli se réfugie à Paris où il conserve tout son crédit et où il va s'employer, en vain, à réunir l'argent nécessaire. Ayant fui sa patrie, le Genevois n'y reviendra jamais.

Deuxième conséquence, la ruine. Celui qui menait grand train, qui s'entourait de deux secrétaires et d'un domestique connaît d'abord la gêne, puis la pauvreté.

Troisième conséquence, l'exclusion du Comité international de la Croix-Rouge. De cette rupture découlera un antagonisme sans merci, entre Dunant et Moynier. Pourtant, celui-ci agit en tant que président et non à titre personnel. Chaque mettra du sel sur les blessures, pour la vie, jusqu'à la mort, même au-delà.

Ainsi, l'année 1867 marque un tournant dans la vie d'Henry Dunant.

Depuis Paris, puis Bruxelles, puis Londres, puis l'Allemagne, il tentera de se refaire. Il découvre la précarité puis la misère, probablement aussi psychique que matérielle. Jusqu'en 1875, il persévère dans diverses entreprises.

La douzaine d'années suivantes, il nous échappe. Certes, il évoquera le soutien de rares, de très rares amis, comme les pasteurs Pétavel à Neuchâtel et Ernest Rudolf Wagner à Stuttgart, comme le professeur de collègue Rudolf Muller également à Stuttgart, comme l'énigmatique Léonie Kastner entre Paris et Strasbourg. Mais il nous apparaît alors comme une âme en peine, un déraciné, un errant dont nous aimerions bien connaître l'emploi du temps. Un indice toutefois, il nous a laissé d'innombrables cahiers d'école dont il couvre les milliers de pages de brefs souvenirs, de notes de lectures, de coupures de presse, d'extraits de la Bible ou de traités théologiques, de matériaux pour des sujets à méditer, et même parfois des projets de livres comme *Un Déluge de Sang et Pourquoi l'Avenir sanglant* où il dénonce le militarisme, l'impérialisme, la course effrénée des grandes puissances vers un cataclysme mondial.

Lui, l'ancien président de la *Société anonyme des Moulins de Mons-Djémila*, prend

conscience des méfaits de cet impérialisme de l'hémisphère nord (les États-Unis et la Russie tsariste n'ayant rien à «envier» aux empires coloniaux bâtis par les nations d'Europe).

Quel chemin parcouru! Quelle évolution entre le colon motivé pour évangéliser et pour se tailler une concession de terrains obtenue en dépouillant des tribus berbères ou arabes sur les hauts plateaux de l'Est algérien! Aussi n'est-il pas excessif de penser que l'échec de ses ambitions de réussir dans le monde matériel, sa traversée du désert longue de 10 voire 20 longues années, sa découverte sur le terrain et dans sa chair même du sort des déshérités l'ont amené à militer contre le paupérisme, contre le militarisme, pour la paix. Assurément, Henry Dunant acquiert ainsi une stature humanitaire de niveau planétaire. Et l'aventure coloniale algérienne en fut une étape certes cruelle, mais décisive.

**\*Roger Durand**

*Historien de l'humanitaire et de la paix*

*Président de la société «Henry Dunant»*



## À Heiden, «sur terre et mer»

par Kaba Rössler et Nadine Schneider\*



À gauche:

Photographie d'un panneau d'exposition de la première salle commémorative dédiée à Henry Dunant au Musée de Heiden.

Elle montre Jakob Haug, promoteur du monument dédié à Henry Dunant, qui s'est personnellement occupé de son entretien pendant de nombreuses années.

Sur cette page:

Heiden, vers 1895.

Durant l'été 1887, Henry Dunant se rend dans la petite ville idyllique de Heiden, située à 400 mètres au-dessus du lac de Constance. Il ignore que c'est là qu'il passera les dernières années de sa vie. Que vient faire ce Genevois cosmopolite dans cette localité pittoresque de l'Appenzell?

Vingt ans plus tôt, lors de l'exposition universelle de Paris de 1867, Henry Dunant, promoteur de ce qui est devenu aujourd'hui la plus grande organisation humanitaire au monde, est couvert de gloire et d'honneurs. Mais c'est aussi cette année-là qu'il est rattrapé par son passé. Dans les années 1850, alors jeune homme d'affaires, il a investi des dizaines de millions (valeur actuelle) dans ses entreprises coloniales en Algérie – y engloutissant tout un patrimoine à la suite de spéculations malheureuses. En 1867, sa banque, le Crédit Genevois, doit se déclarer en faillite. Il en est administrateur et est condamné un an plus tard par le tribunal de commerce de Genève pour faillite frauduleuse. Le scandale éclabousse même sa famille et jusqu'aux amis qui ont participé au financement de ses activités. Pour Dunant, qui approche alors de la quarantaine, ces ruineuses mésaventures se soldent par un véritable désastre personnel et social: expulsé du Comité international des Sociétés de secours aux militaires blessés (le CICR à partir de 1875) et fuyant ses créanciers, il quitte définitivement Genève.

Une note dans ses journaux et son passeport permettent d'établir que de 1867 à 1887, il écume l'Europe, de Paris à Bruxelles et Londres en passant par Rome et Stuttgart. Il échafaude un nombre incalculable de projets, est constamment menacé de faillite, mais renfloué à plusieurs reprises par diverses personnalités, souvent féminines.

À Stuttgart, il peut compter sur quelques amis de confiance, qui le connaissent et l'admirent depuis les années de fondation de la Croix-Rouge. Il est l'hôte fort apprécié du pasteur Ernst Rudolf Wagner et de son épouse, qui offrent souvent le gîte gracieusement, dans un milieu accordé à son rang, à son âme vagabonde et agitée. C'est là qu'il fait la rencontre, en 1877, de son futur biographe l'étudiant Rudolf Müller, qui deviendra son fidèle ami et allié.

En 1885, Madame Wagner meurt et Dunant doit quitter la maison. Deux ans plus tard, sur les conseils de ses amis de Stuttgart, il arrive à Heiden et s'établit dans la pension Paradies.

Meurtri par la vie et affligé de divers maux et tourments, il se rend probablement dans cette localité, connue pour ses cures de petit-lait, par la ligne de chemin de fer panoramique Rorschach-Heiden, à crémaillère et à écartement normal, qui assure une liaison directe depuis le lac de Constance pour les

L'unique note manuscrite de Henry Dunant qui permet de retracer ses voyages effectués au cours de la période la plus sombre de sa vie.

Passeport de Henry Dunant, émis par l'Ambassade de la Confédération suisse en Italie le 8 décembre 1867.



touristes du monde entier. Il trouve à Heiden un établissement thermal, un pavillon musical, un parc thermal, une agréable avenue boisée, un itinéraire didactique géologique, ainsi qu'une vingtaine d'hôtels et de pensions.

En 1892, il s'établit dans ce qui sera sa dernière demeure: l'hôpital de district de la ville, où il prend pension. Là, il goûte un peu de paix et de tranquillité, se penche sur sa vie et ses œuvres, et cherche à se racheter – lui qui a subi tant de désillusions et traversé tant d'épreuves – en restaurant sa réputation de champion humanitaire. Il entretient une correspondance prolifique avec des personnalités du monde entier, rédige ses mémoires et, en collaboration avec Rudolf Müller, retrace l'histoire de la naissance du Mouvement de la Croix-Rouge.



Quand son état de santé le lui permet, il reçoit la visite ou fréquente des personnalités comme le médecin et directeur de l'hôpital Hermann Altherr et son épouse, l'hôtelière Emma Altherr-Simond, ou encore l'enseignant Wilhelm Sonderegger et sa femme Susanna. Dunant a des échanges de vues animés, il discute religion et humanitaire et reçoit des marques de soutien de différentes parts.

En 1890, il accueille avec satisfaction la nouvelle de l'ouverture d'une section de la Croix-Rouge à Heiden et offre son aide: il en rédige les statuts en français, traduits par la suite par Wilhelm Sonderegger, et en illustre la couverture.

En 1895, un hebdomadaire de Zurich publie une brève notice sur le cofondateur de la Croix-Rouge retiré à Heiden. Il n'en



faut pas plus pour que la célèbre revue allemande, très lue, «Über Land und Meer» («Sur terre et mer»), commande à Georg Baumberger, rédacteur du journal appenzellois «Appenzeller Nachrichten», le récit du Genevois que beaucoup donnaient pour mort. Baumberger est accompagné par le pionnier de la photographie de Saint-Gall, Otto Rietmann. L'article qu'il publie et le portrait de Dunant qui se détache en son centre, rendent au grand humaniste sa notoriété mondiale.

Deux ans plus tard, ce dernier reçoit la visite d'une hôte illustre: Maria Fedorovna, mère du dernier tsar russe Nicolas II, bienfaitrice aux multiples causes, se présente à Heiden et annonce personnellement qu'elle versera une rente annuelle au promoteur de la Croix-Rouge. Une marque d'admiration et de reconnaissance qui soulagera grandement la précarité financière de Dunant.

La même année paraît l'ouvrage de Rudolf Müller *Entstehungsgeschichte des Roten Kreuzes und der Genfer Konvention (Histoire de la naissance de la Croix-Rouge et de la*

Henry Dunant vit en tant que pensionnaire payant dans un hôpital de district, du 30 avril 1892 jusqu'à sa mort, le 30 octobre 1910. Heiden, vers 1901.

Le 1<sup>er</sup> août 1890, la Société de la Croix-Rouge de Heiden nomme Henry Dunant président d'honneur.



Det Norske Stortings Nobelkomite

har i Henhold til Reglerne i det af

ALFRED NOBEL

den 27<sup>de</sup> November 1895 oprettede Testamente tildelt

*Henry Dunant*

Nobels Fredspris for 1901.

Kristiania *10<sup>de</sup> December 1901.*

*J. Evland J. Haaland P. Heen*  
*Björnström, Björnström, H. Korst.*

*Convention de Genève*). Bertha von Stuttner, autrice du livre à succès *Bas les armes!* (*Die Waffen nieder!* sous son titre original allemand) et confidente d'Alfred Nobel, est de ceux qui ont la primeur de l'œuvre à sa sortie. Avec Müller et le médecin norvégien Hans Daae, ami de Dunant depuis l'époque de la fondation de la CICR, elle se bat pour que lui soit décerné le premier prix Nobel de la Paix en 1901. Une page se tourne alors pour Dunant: le voilà pleinement réhabilité.

### Le dernier voyage et les honneurs posthumes



L'année 1908 est un autre temps fort pour Dunant: à Heiden, télégrammes, lettres et cadeaux affluent des quatre coins du monde, à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire. Parmi eux, une médaille à son effigie frappée pour l'occasion par Rudolf Müller, une blouse de flanelle blanche confectionnée par des infirmières suédoises de la Croix-Rouge et un télégramme de vœux du Conseil fédéral.

Une fois retombée l'effervescence suscitée par cet événement, il ne recueille plus l'attention du public. Ses forces viennent progressivement à manquer. Il ne reçoit pratiquement plus. Parmi ses dernières hôtes, lui rend visite en 1910, quelques mois avant sa mort, la princesse Thérèse de Bavière, ethnologue et écrivaine-voyageuse engagée dans des activités caritatives, qu'il autorise à le photographier. Saisissant de sensibilité, le portrait qu'elle laisse sera la dernière photographie de Dunant.

Sentant la fin approcher, le grand humaniste fait venir de Genève son neveu préféré, Maurice Dunant. Le 27 juillet 1910, il rédige son testament, présumément en présence du docteur Hermann Altherr, de son frère Pierre-Louis et du fils de celui-ci, Maurice.

Son patrimoine, que l'obtention du prix Nobel a permis d'étoffer considérablement, revient à son entourage proche: Emma Altherr-Simond et son mari, le docteur Altherr et l'infirmière Élise Bolliger. Une coquette somme de 13'000 francs est allouée à un fonds constitué pour accueillir des patients indigents à l'hôpital du district de Heiden. Le reste de ses biens est réparti à parts égales entre des œuvres philanthropiques de Suisse et de Norvège. Quant aux dettes accumulées durant plusieurs dizaines d'années, elles suivront Dunant jusque dans la tombe: ses créanciers ne sont pas mentionnés dans son testament.

Le 30 octobre, Henry Dunant meurt à 22h05 précises. Sa dépouille est transportée à Zurich par voie ferrée le jour de la Toussaint et incinérée dans le crématorium de la ville, selon son souhait.

Vers 1890 déjà, Dunant s'était exprimé sans ambages sur ses obsèques: «Je souhaite être porté en terre comme un chien». Le 29 octobre 1908, il avait en outre disposé que sa dépouille devait être incinérée à Zurich sans aucune cérémonie. On peut voir dans le renoncement délibéré à une sépulture rituelle chrétienne le signe de son éducation piétiste ou une expression de son aversion pour les institutions ecclésiastiques. Dans ses mémoires, il accuse de blasphème les églises chrétiennes, qui ont permis les guerres et à travers elles la mort de milliers de personnes.

Le 2 novembre 1910, ses cendres recueillies dans une urne sont déposées dans la niche n° 1174 du cimetière du Sihlfeld de Zurich, en présence de quarante personnes. Conformément aux volontés de son oncle, Maurice Dunant prie l'assistance de ne pas prononcer de discours.

Il faudra attendre encore plus de vingt ans et l'initiative des Samaritains de Zurich

À gauche:  
Diplôme du Prix Nobel pour la paix, attribué à Henry Dunant en 1901 ainsi qu'au pacifiste Frédéric Passy.

Le dernier portrait: Henry Dunant, quelques mois avant sa mort, photographié par la princesse Thérèse de Bavière.

La sépulture, œuvre de Hans Gisler inaugurée le 9 mai 1931, est aujourd'hui encore un lieu de pèlerinage pour les personnes souhaitant commémorer le souvenir de Henry Dunant. Cimetière Sihlfeld, Zurich.

pour que le fondateur de la Croix-Rouge repose dans un lieu digne d'une personnalité de sa stature. Enfin, le 9 mai 1931 est dévoilée l'imposante tombe, qu'on peut admirer aujourd'hui encore dans la niche du pavillon n° 4 du cimetière du Sihlfeld.

À Heiden, il s'écoulera encore longtemps avant qu'on s'avise d'honorer la mémoire de celui qui fut peut-être le Suisse le plus influent de l'histoire et vécut vingt longues années dans cette localité pittoresque de l'Appenzell. L'initiative en revient au maître-menuisier Jakob Haug, qui souhaitera ériger à Heiden une œuvre à la mémoire du fondateur de la Croix-Rouge, quarante ans après sa mort, et ne verra son entreprise aboutir qu'après bien des péripéties en 1962, année où il inaugurerait le tout premier monument dédié à Henry Dunant en Suisse. C'est la sculptrice Charlotte Germann-Jahn, qui, au lieu d'un portrait, a façonné dans la pierre une représentation abstraite de son idée pionnière de secours humanitaire: un samaritain miséricordieux et une personne cherchant secours. Fait remarquable, signalons le financement pour le moins inorthodoxe du projet, auquel ont concouru tous les cantons suisses à raison d'un centime par habitant, soit au total 45'000 francs.

En 1969, Jakob Haug jette les bases de ce qui deviendra le futur Musée Henry Dunant et aménage une salle commémorative dans



l'hôpital de district. À l'époque déjà, des visiteurs de toute la Suisse et de l'étranger — du sud de l'Allemagne à l'Angleterre et au Japon — se rendent à Heiden pour voir où Dunant a passé les dernières années de sa vie.

La salle commémorative fait l'objet d'une première rénovation un peu moins de vingt ans plus tard, en 1988. Le Président du CICR de l'époque, Cornelio Sommaruga, inaugure le musée qu'il enrichit d'un fac-similé du diplôme du prix Nobel de la Paix.

Dix ans plus tard, en 1998, le musée est considérablement agrandi et, dans le cadre de la rénovation de l'ensemble du bâtiment, acquiert un droit d'usufruit sur le rez-de-chaussée qui court au moins jusqu'en 2051. L'initiative en revient à la présidente de l'époque de la section de la CRS d'Appenzell AR, Dr Ethel Kocher<sup>1</sup>.

### **Se remémorer, conserver et faire place à la nouveauté**

En 2020, le Comité directeur de l'Association du Musée Henry Dunant décide de revenir à la charge, en entamant cette fois-ci une rénovation complète. Sous l'égide du dynamique tandem que forment les nouveaux responsables du musée et du projet, le musée se prépare à une ambitieuse entreprise de repositionnement. Sa réouverture est prévue en 2023/2024. En plus des interventions structurelles et architecturales, sera mis en œuvre un concept innovant d'exposition permanente à structure modulaire. L'objectif est de créer un prototype de musée du XXI<sup>e</sup> siècle. Paradoxalement, cette idée a pour source d'inspiration un objet des années soixante: le monument à Dunant de Heiden qui, à l'instar du futur musée, place au centre de l'attention non seulement la personne, mais aussi et surtout ses valeurs et ses visions.

<sup>1</sup> Dr Ethel Kocher (décédée en 2020), qui a contribué de façon déterminante en 1998 à l'agrandissement du musée, reste liée à son développement futur malgré sa disparition. Un legs qu'elle a consenti au Musée Henry Dunant permettra en effet à celui-ci de couvrir largement les coûts de rénovation.

Rendu photoréaliste  
de la zone d'entrée  
redessinée du Musée  
Henry Dunant.



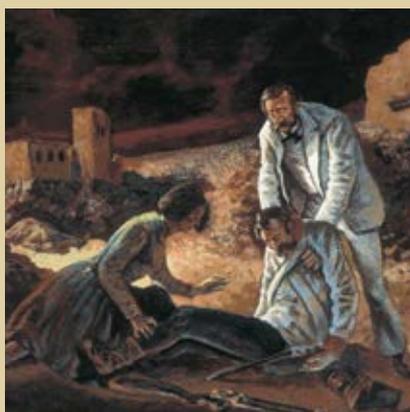
La biographie fascinante et controversée de l'initiateur du CICR et les thèmes, toujours d'actualité, qui émergent de la confrontation avec Dunant, inscrivent le musée dans le temps présent: la dignité humaine et l'empathie, les droits de la femme et la liberté de religion, les droits humains et le droit international humanitaire sont de toute première importance, à l'échelon local comme global. Seul musée au monde consacré à Henry Dunant, le musée de Heiden possède un trait distinctif original et particulièrement remarquable. Il s'agira dans le futur d'en exploiter pleinement le potentiel. Ses modalités de fonctionnement donnent aussi lieu à l'exploration de nouvelles voies: ce sera le premier musée d'Europe à offrir un accueil personnalisé, une zone de check-in autonome en fonction 24h/24, qui garantira aux visiteurs une expérience libérée de toute contrainte de temps.

**\*Kaba Rössler et Nadine Schneider**  
*Responsables du musée et du projet,  
Musée Henry Dunant*



## Les femmes dans la vie de Dunant

par Maria Grazia Baccolo\*



À gauche:  
Une femme de Castiglione soigne  
un blessé, détail d'une peinture  
d'Eugène Charpentier dédiée à la  
bataille du 24 juin 1859.  
Musée de l'Armée, Paris.

Sur cette page:  
Henry Dunant portant secours  
à un blessé après la bataille de Solférino.  
Archives Alinari, Florence.

Florence Nightingale, au centre, et les infirmières de l'école de formation Nightingale de Claydon House (Angleterre), où elle a passé une partie de sa vie, 1886.



À droite:  
Un portrait de l'écrivaine Harriet Beecher Stowe, vers 1870.

«Le monde ne pourra être meilleur que, et je dis bien que, le jour où les femmes s'en occuperont». Tel était le sentiment qu'inspirait le genre féminin à Henry Dunant. Cette affirmation revêt à mes yeux une incroyable modernité, si l'on considère qu'elle émane d'un homme de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Dunant témoigne par cette phrase de sa grande admiration pour la figure féminine, dont il ne se départira à aucun moment de son existence.

Du reste, l'organisation sortie de son imagination était à la fois mère, sœur et fille, en un mot femme. Il avait compris que l'empathie féminine va généralement au-delà de l'aide, au-delà du secours: elle s'étend au soin, à la proximité physique mais surtout spirituelle. La femme est pour tous une passerelle vers la vie, c'est la douceur des premières années, l'assurance d'être accueilli, toujours et inconditionnellement. Pour la Croix-Rouge, toute personne mérite pareillement de recevoir aide et soutien et elle est en cela très féminine. Dunant ne le concevait que trop bien, lui qui écrivit dans ses mémoires:

«C'est à la femme, aujourd'hui, qu'appartient la garde de la société, beaucoup plus qu'à vingt-deux millions de soldats européens, dont les baïonnettes brillent de Gibraltar aux Monts Oural et de Palerme à la Baltique».

Élevé par les femmes de sa famille, Dunant, tout au long de son existence, en rencontra d'autres, dont l'influence fut déterminante sur son caractère et sa personnalité.

Mais la toute première fut sa mère, Anne-Antoinette Colladon, que tout le monde appelait Nancy et qui lui transmet la sensibilité

aux autres, celle qui appelle auprès des souffrants, des vulnérables. Dunant suivait sa mère dans les hospices où elle rendait visite aux personnes âgées.

Sa famille était profondément calviniste. Henry a d'ailleurs fréquenté le Collège Calvin de Genève jusqu'à 16 ans. À cette période, sa tante Sophie, qui habitait près du Collège et fréquentait la Société évangélique de Genève, l'accueillait l'après-midi après l'école et l'aidait à étudier. Henry manifestait un intérêt tout particulier pour les ouvrages de religion et approfondissait avec elle le calvinisme et ce courant spécifique appelé «Réveil». De sa fréquentation, il avait assimilé les possibles voies de refondation de cette communauté évangélique qu'il jugeait trop rigide, ankylosée.



C'est dans ce contexte qu'à un âge juvénile, il a témoigné de ses qualités d'initiateur enthousiaste, sachant mettre en marche et fédérer un mouvement, en médiateur et authentique meneur.

Adolescent, il est séduit par l'écrivaine Harriet Beecher Stowe, dont la lecture de *La Case de l'Oncle Tom* lui fait comprendre que tous les êtres humains sont égaux, quelle que soit la couleur de leur peau. Ce thème restera à jamais gravé dans son cœur, à tel point qu'à 29 ans, il écrit un chapitre sur l'esclavage dans son livre *Notice sur la Régence de Tunis* et, en 1874, à l'âge de 46 ans, alors qu'il est déjà évincé du Comité international de la Croix-Rouge, il propose

la question de la traite des esclaves durant la Conférence de Bruxelles, encouragé dans cette voie par la Société britannique contre l'esclavage.

Dans les années qui suivent la faillite de 1867, il se rend à maintes reprises à Londres, où il tient des conférences sur des thèmes auxquels il accorde une attention particulière. C'est là que le 6 août 1872, il fait la connaissance de Léonie Kastner née Boursault, veuve du compositeur Jean-Georges Kastner. L'amitié qui naît entre eux est faite d'estime et d'admiration réciproques, il n'existe pas de documents ou de lettres qui témoignent du contraire. Madame Kastner croyait dans les idées et les causes humanitaires de Dunant au point de soutenir sa participation à des colloques et congrès; en contrepartie, Henry est, à sa demande, une sorte de mentor pour son fils Frédéric, inventeur du «pyrophone» (1870), instrument de musique semblable à un orgue traditionnel, mais doté de tuyaux de verre à l'intérieur desquels circulait de l'hydrogène qui prenait feu (d'où son autre appellation de «flammes sonores»). Cet instrument ne connaîtra pas le succès et restera confidentiel, mais la collaboration Kastner-Dunant se poursuivra plus de dix ans.

Dans la dernière partie de sa vie, Dunant déploiera une grande énergie pour qu'on lui reconnaisse la paternité de l'idée de Croix-Rouge. Bertha von Suttner, baronne autrichienne qui s'est distinguée par ses talents d'écrivaine et soutien résolu de sa



candidature au prix Nobel de la paix en 1901, sera d'une grande aide. Figure centrale du militantisme pacifiste international de l'époque, elle sera d'ailleurs elle aussi lauréate, en 1905, du Nobel de la paix. Ensemble, ils cultivent les projets de «Ligue internationale de la Paix» et de «Ligue internationale des femmes en défense des familles», destinées à fédérer les femmes dans des associations qui leur apportent protection.

Mais celle qui sera sa source d'inspiration sa vie durant se nomme Florence Nightingale, infirmière britannique surnommée «la dame à la lanterne», dont Dunant connaissait la courageuse activité menée à l'arrière-front du conflit de Crimée, en 1854. Ils entretiennent une correspondance régulière mais ne se rencontreront jamais, malgré les divers séjours de Dunant en Angleterre. Ils avaient des idées différentes sur ce qu'allait être les fondements des Sociétés de secours, à savoir: volontariat, impartialité, neutralité.

Dunant exprime ouvertement le respect et l'estime que lui inspirent les femmes dans le livre *Un souvenir de Solférino*, publié en 1862, où il décrit les opérations de secours improvisées déployées par la population de Castiglione et, en particulier, des femmes qui exhortaient à crier «tutti fratelli». Ce faisant, il en a fait les actrices d'un épisode qui a fait date, moment inaugural d'où germait sa grande idée. Autant de femmes humbles, sans instruction, qui avaient la charge d'un foyer, élevaient leurs enfants



En haut:  
Florence Nightingale,  
vers 1860. Elle fut la  
première femme à  
devenir membre de  
l'Ordre du mérite du  
Royaume-Uni pour  
son abnégation lors  
des soins apportés  
aux blessés pendant  
la guerre de Crimée.

Bertha von Suttner,  
vers 1906.



À gauche:

La FICR a envoyé un soutien mondial pour collaborer avec le Croissant-Rouge pakistanais lors de la distribution d'articles de secours essentiels aux personnes les plus touchées par les inondations. Hafsa, de la Croix-Rouge danoise, travaillera au Pakistan comme membre de l'Unité de secours (ERU). Larkana, Pakistan, 2022.

et travaillaient au champ. Elles appartenaient à la couche la plus basse de la société et n'auraient habituellement même pas eu l'honneur d'être mentionnées. Dunant aurait d'ailleurs pu s'attribuer la paternité de ce «tutti fratelli», devenu devise de la Croix-Rouge résonnant aujourd'hui encore comme un signe de reconnaissance mondial; personne n'aurait trouvé à y redire.

Bien qu'il n'ait jamais eu d'épouse ni d'enfant, Dunant s'est beaucoup consacré à la famille et au monde féminin. C'est à lui qu'on doit la promotion d'un mouvement international en faveur des femmes, des mères, des veuves et des jeunes filles, dont l'objet devait être de les aider à vivre dignement, trouver un emploi, défendre leurs droits, assurer leur indépendance. Il travaillera des années à ce projet qu'il avait baptisé «Croix verte», mais qui ne vit jamais le jour. Dunant ne renoncera toutefois pas à soutenir le féminisme, qu'il considérait comme la voie la meilleure, la plus directe et la plus certaine vers la paix.

Depuis 1863, année de lancement des Sociétés nationales de la Croix-Rouge, le rôle des femmes bénévoles a beaucoup évolué. Initialement circonscrit à celui de dames-infirmières œuvrant à l'arrière-front, il se généralisera à l'ensemble des secteurs du secourisme et les propulsera au premier plan: des catastrophes naturelles aux conflits armés, jusqu'à la consécration, en 1908, de la figure de l'infirmière volontaire ou de la Croix-Rouge. Et d'autres changements encore ont été mis en œuvre avec le volontariat civil accompli par des hommes et des femmes. Depuis plusieurs dizaines d'années, la part de femmes dans les activités de volontariat de la Croix-Rouge, à tous les niveaux, est assurément supérieure à 50 %.

**\*Maria Grazia Baccolo**

*Membre active de la Croix-Rouge italienne depuis 1982, elle a travaillé 28 ans au sein du Musée international de la Croix-Rouge de Castiglione delle Stiviere (province de Mantoue, en Italie), dont elle a été directrice pendant 13 ans. Elle est actuellement membre de la Commission nationale d'histoire de la Croix-Rouge et membre correspondante de la Société Henry Dunant de Genève.*



## Henry Dunant et le symbole de la Croix-Rouge

Par François Bugnion\*



À gauche:  
Sculpture devant le Musée  
du CICR à Genève.

Sur cette page:  
Buste d'Henry Dunant  
au siège du CICR de Genève.

À droite:  
L'œuvre du peintre Édouard Armand-Dumaresq montre le général Dufour présentant le document de la Première Convention (22 août 1864) à l'un des plénipotentiaires dans le hall de l'Hôtel de Ville de Genève. Près de lui, le cofondateur de la Croix-Rouge, Gustav Moynier.

En bas:  
Le Comité des cinq Genève, 1863.

Le Comité international de la Croix-Rouge (CICR) a été créé pour concrétiser deux idées de génie formulées par Henry Dunant dans les dernières pages de son livre *Un souvenir de Solferino*:

- la création, dans les différents pays, de sociétés de secours aux blessés qui feraient appel aux ressources de la charité privée; c'est l'origine des Sociétés de la Croix-Rouge ou du Croissant-Rouge, qui sont à l'œuvre aujourd'hui dans tous les pays;
- l'adoption d'un traité protégeant les blessés et les services de santé des armées sur le champ de bataille; c'est le point de départ du droit international humanitaire contemporain.

Il n'était pas alors question d'un emblème. Pourtant, dès la première réunion du Comité international de la Croix-Rouge (CICR), le 17 février 1863, une évidence s'est imposée: il faudrait adopter un signe distinctif uniforme – le même dans tous les pays – pour que les infirmiers volontaires recrutés par les sociétés de secours soient reconnus et que leurs services soient acceptés.

Lors de la Conférence d'octobre 1863, qui donna naissance à la Croix-Rouge, le docteur Louis Appia, membre du CICR, souligna l'importance d'un signe de reconnaissance uniforme et proposa un brassard blanc. Le compte rendu de la Conférence ajoute laconiquement:

«... après quelques discussions, la proposition de M. Appia est adoptée, modifiée en ce sens que le brassard blanc portera une croix rouge».



On aboutit ainsi à la résolution 8 de la Conférence d'octobre 1863, qui dispose que les infirmiers volontaires portent dans tous les pays un brassard blanc avec une croix rouge.

En août 1864, le CICR réunit à Genève une Conférence diplomatique qui adopte la Convention de Genève pour l'amélioration du sort des militaires blessés dans les armées en campagne.

On aboutit ainsi à l'article 7 de la Convention de Genève du 22 août 1864:

«Un drapeau distinctif et uniforme sera adopté pour les hôpitaux, les ambulances et les [...] évacuations.

Un brassard sera également admis pour le personnel neutralisé [...].

Le drapeau et le brassard porteront une croix rouge sur fond blanc».

Cette disposition donnait une portée juridique au signe de la croix rouge, qui devenait la manifestation visible de la protection que la Convention assurait aux blessés et au personnel de santé.

Ainsi, dès l'origine, l'adoption d'un signe distinctif uniforme est apparue comme l'une des conditions essentielles de l'inviolabilité des services de santé des armées, des ambulances et des infirmiers volontaires.

Pour des raisons que l'on n'a pas jugé nécessaire d'inscrire au procès-verbal de la Conférence d'octobre 1863, on a choisi l'emblème de la croix rouge sur fond blanc. À moins que l'on ne découvre de nouveaux documents qui nous éclairent sur ce point, nous ne saurons jamais qui a proposé

d'ajouter une croix rouge sur le brassard blanc proposé par le docteur Appia, ni les motifs qui ont conduit au choix de cet emblème. On en est réduit à des conjectures.

De tout temps, le drapeau blanc avait été reconnu comme le signe distinctif du parlementaire ou de l'homme qui se rend. Il était interdit d'ouvrir le feu sur celui qui l'arborait de bonne foi. L'adjonction d'une croix rouge lui conférait une signification supplémentaire: le respect dû aux blessés et à tous ceux qui leur viennent en aide. En outre, il s'agissait d'un signe facile à confectionner, aisément reconnaissable à distance en raison de ses couleurs contrastées.

L'emblème devant être la manifestation visible de la neutralité des services de santé des armées et de la protection qui leur était assurée, on adopta un signe obtenu par l'interversion des couleurs fédérales. La Suisse, en effet, bénéficiait d'un statut de neutralité permanente solidement ancré dans une pratique de plusieurs siècles et confirmé par les Traités de Vienne et de Paris de 1815, qui avaient mis fin aux guerres napoléoniennes.

Rien dans les travaux préparatoires ne laisse supposer qu'on ait voulu conférer au signe distinctif des infirmiers volontaires et des services de santé des armées la moindre signification religieuse, ni que la Conférence d'octobre 1863 ait eu conscience d'adopter un emblème auquel on pourrait reconnaître une portée religieuse, puisque l'œuvre que l'on se proposait de créer devait transcender les frontières nationales et les clivages confessionnels.

Toutefois, l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle se considérait comme le centre du monde et l'on n'avait certainement pas imaginé que le choix de la croix rouge pourrait donner lieu à contestation lorsque l'œuvre franchirait les limites du vieux continent. De fait, cependant, les difficultés n'ont pas tardé à se présenter.

En effet, dès le début de la guerre russo-turque de 1876-1878, l'Empire ottoman, qui avait pourtant adhéré – sans réserve – à la Convention de Genève de 1864, a déclaré, par une note du 16 novembre 1876, que tout en respectant le signe de la croix rouge qui

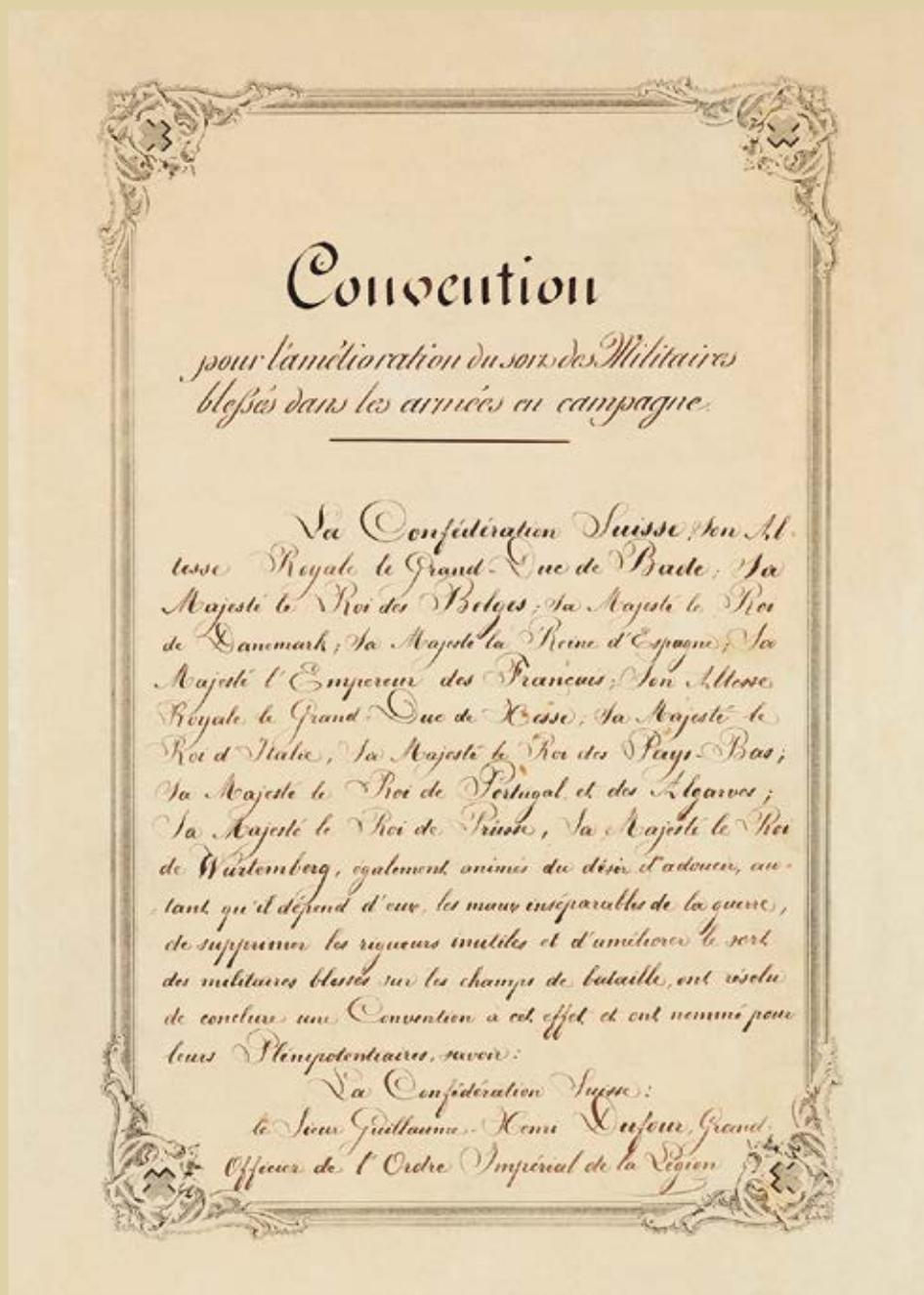
protégeait les ambulances de l'armée ennemie, il adopterait à l'avenir le signe du croissant rouge pour la protection de ses propres ambulances. La Sublime Porte affirmait en effet que

«dans l'exercice des droits découlant de la Convention, la Turquie avait été jusqu'à présent paralysée par la nature même du signe distinctif de la Convention, qui blessait les susceptibilités du soldat musulman».

Il s'ensuivit une longue négociation qui aboutit la reconnaissance de l'emblème du croissant rouge par le bais du mécanisme des réserves dans la Convention de Genève du 6 juillet 1906, puis de plein droit dans la Convention de Genève du 27 juillet 1929, et enfin dans les Conventions de Genève du 12 août 1949, qui sont en vigueur aujourd'hui. De même, la Perse demanda la reconnaissance de l'emblème du lion-et-soleil rouge pour la protection des services de santé de ses forces armées. Cet emblème fut reconnu en suivant le même cheminement que celui qui avait permis la reconnaissance du croissant rouge. Toutefois, par une note du 4 septembre 1980, la République islamique d'Iran annonça qu'elle renonçait à l'usage de l'emblème du lion-et-soleil rouge et qu'elle utiliserait à l'avenir le croissant rouge pour la protection de ses services de santé.



L'image de Henry Dunant reflétée sur un drapeau de la Croix-Rouge servant à protéger contre le froid nocturne un travailleur capturé en Angola. Exposition permanente, Musée Henry Dunant, Heiden.



Première page de la Convention de Genève du 22 août 1864. Le document original est conservé auprès des Archives fédérales suisses à Berne.

Enfin, lors de la conférence diplomatique de 1949, qui adopta les Conventions de Genève en vigueur aujourd'hui, l'État d'Israël demanda la reconnaissance du symbole du bouclier-de-David rouge pour la protection des services de santé de ses forces armées. Au terme de débats chargés d'émotion, la conférence écarta cette proposition, principalement par crainte d'ouvrir la porte à un processus continu de prolifération des signes. Du fait de cette décision, la Société de secours israélienne du Magen David Adom (Bouclier-de-David-Rouge) n'a pu, durant plus de cinquante ans, être admise de plein droit

au sein du Mouvement international de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge, les règles statutaires du Mouvement exigeant qu'une Société nationale utilise l'un ou l'autre des emblèmes reconnus par les Conventions de Genève. Finalement, la conférence diplomatique réunie à Genève en décembre 2005 adopta le Troisième Protocole additionnel aux Conventions de Genève, qui créa un emblème supplémentaire, dépourvu de toute connotation nationale, politique ou religieuse – le cristal rouge – et ouvrit la voie à la reconnaissance simultanée du Magen David Adom et du Croissant-Rouge palestinien.

Inauguration de l'exposition «Humaniser la guerre? CICR - 150 ans d'action humanitaire». Musée Rath, Genève, 2014.

Que conclure de cette chevauchée trop rapide à travers 150 ans d'histoire d'une question épineuse?

En proposant la création de sociétés de secours aux blessés et en préconisant l'adoption d'un traité qui protégerait les blessés et les services de santé des armées sur le champ de bataille, Henry Dunant a implicitement soulevé la question de l'adoption d'un signe distinctif uniforme afin d'identifier les volontaires des sociétés de secours et les services de santé des armées.

Ce faisant, Dunant a contribué à créer l'un des signes les plus connus et les plus universellement respectés de par le monde, le symbole de l'aide volontaire et désintéressée.

Pour des motifs que l'on n'a pas jugé nécessaire d'inscrire au procès-verbal de la Conférence d'octobre 1863, le choix s'est porté sur une croix rouge sur fond blanc, sans que l'on ait arrêté une représentation graphique de ce signe. En pratique, c'est toutefois une croix alésée rouge sur fond blanc, obtenue par l'intervention des couleurs du drapeau suisse, qui s'est imposée. C'était à la fois un trait de génie et une erreur.

Un trait de génie, car le signe de la croix, qui est bien antérieur au Christianisme, est un symbole de la position de l'être humain dans l'univers, l'axe vertical reliant l'individu à la terre et à la Divinité, alors que l'axe horizontal symbolise tout ce qui relie l'individu à ses semblables et au monde. Les premiers chrétiens ont récupéré un signe préexistant et l'ont identifié à l'instrument de la passion du Christ, alors même que la croix, comme instrument de supplice, avait la forme d'un T, le prolongement de l'axe vertical au-delà de

l'axe horizontal ne jouant aucun rôle dans la mise à mort du condamné.

Une erreur, car le signe choisi a été perçu – à tort ou à raison – comme chargé d'une connotation religieuse, ce qui a entraîné son rejet et l'adoption d'autres symboles. Ainsi, le signe choisi ne répondait pas à l'objectif d'universalité que les fondateurs de la Croix-Rouge se proposaient d'atteindre.

L'expérience prouve en outre que lorsque les adversaires utilisent deux signes différents pour la protection de leurs services de santé, les risques de violation de l'emblème sont beaucoup plus élevés que lorsque tous les adversaires utilisent le même symbole, de part et d'autre du front.

L'adoption du Troisième Protocole additionnel aux Conventions de Genève, qui a permis la reconnaissance, à côté des emblèmes reconnus par les Conventions du 12 août 1949, d'un signe distinctif (le cristal rouge) dépourvu de toute connotation nationale, politique ou religieuse, représente un premier pas vers la solution à cette question. Un premier pas qui est pleinement dans l'esprit de l'enseignement d'Henry Dunant.

**\*François Bugnion**

*Membre honoraire du Comité international de la Croix-Rouge*





## Les époques d'un texte

par Gianluca Grossi\*



À gauche:  
Garçon palestinien jouant à  
la guerre avec un fusil en plastique.  
Camp de réfugiés de Chatila,  
Beyrouth, Liban, 2012.

Sur cette page:  
Casque d'un soldat régulier libyen  
durant la révolution. Tripoli, 2011.

S'il avait été notre contemporain, Henry Dunant aurait choisi la toile pour nous livrer son œuvre *Un souvenir de Solferino*: à l'avertissement «Ne se vend pas» qui ornait la première édition du livre en novembre 1862 se serait substituée sa mise en téléchargement gratuit. Il le publia à compte d'auteur et assura personnellement sa distribution auprès de personnalités politiques, journalistes, intellectuels et figures des salons mondains, dont il espérait susciter l'adhésion explicite au projet qu'il contenait en germe et qui allait donner naissance, le 17 février 1863, au Comité international de secours aux militaires blessés, rebaptisé en 1875 Comité international de la Croix-Rouge. Dunant était convaincu de la nécessité de créer un organisme international qui, en temps de guerre, aurait été autorisé par les États et les armées à secourir les soldats blessés, selon un principe de neutralité, au nom «de l'humanité et du christianisme».



Si Dunant avait vécu aujourd'hui, il aurait consigné ses observations non pas dans un livre, mais sur les réseaux: en temps réel. Non pas en reporter de guerre, mais en «simple touriste» ou citoyen-journaliste. Et c'est là que les ennuis auraient commencé: quelqu'un aurait demandé à Dunant un selfie témoignant de sa présence sur le front pendant la bataille. Dunant se serait trouvé en difficulté: le 24 juin 1859, en effet, il n'est pas témoin de l'affrontement dévastateur entre l'armée française (et ses alliés sardes et piémontais) et l'armée autrichienne, bataille qui décida de l'issue de la Seconde guerre d'indépendance italienne. Sa reconstitution (sa chronique) se fondera sur ce qu'on lui en a «rapporté ou expliqué<sup>1</sup>», sans toutefois qu'il le signale explicitement. Le

Genevois se serait retrouvé au centre d'une polémique violente et inextricable (ou, pour reprendre le jargon du métier, d'un *shits-torm*) qui se serait abattue et déchaînée, le discréditant injustement, jusque sur le témoignage, cette fois oculaire, qu'il apportera dès le soir même (ou le lendemain, le 25 juin, selon certaines sources) des suites de la bataille de Solferino, c'est-à-dire au moment où il arrive dans la ville de Castiglione: l'y conduisirent ses déambulations sur les traces de l'empereur Napoléon III, avec lequel il aurait tant voulu s'entretenir de ses investissements malheureux et de ses affaires peu florissantes en Algérie.

Pour un reporter habitué à la guerre, la lecture du *Souvenir* constitue une expérience particulièrement intéressante. Le titre seul pourrait nourrir des pages et des pages de réflexions. Impensable aujourd'hui, il témoignait à l'époque de ce que Dunant s'était retrouvé – comme en touriste – au beau milieu d'une bataille. Que produisons-nous par nos dépêches des champs de bataille? Des traces de mémoire destinées aux archives de l'histoire? Ou des cauchemars dont nous espérons qu'ils déclenchent une dénonciation de la violence, un effort choral pour y mettre un terme? Le texte de Dunant laisse poindre de telles interrogations et peut donc être lu non seulement pour son intérêt historiographique, mais au prisme de sa profonde actualité. Il contient l'amorce de nombreuses considérations sur le journalisme ou, pour utiliser un terme qui me convient mieux, sur le récit du monde. En voici un exemple: la description d'une seule bataille advenue en 1859 suffit à asseoir l'ambition de Dunant de rendre la guerre plus «humaine», jusqu'à la consécration – avec les Conventions de Genève, elles-mêmes filles de ce *Souvenir* et adaptées au fil du temps – d'un principe de protection des non-belligérants, autrement dit des civils. Aujourd'hui, force est de constater que le récit de guerre, servi par les moyens de communication les plus sophistiqués, ne parvient pas à dépasser la vision de Dunant, à en amplifier la puissance, à se muer en témoignage ultime à même de rendre inconcevable et donc impossible la guerre elle-même. Pis: des champs de bataille contemporains, nous pouvons seulement témoigner de ce que rien n'est contrôlable.

Garçon syrien s'entraînant au tir pendant la révolution syrienne. Campagne aux alentours d'Alep, Syrie, 2012.



Et en effet, je n'ai jamais vu ni relaté aucune guerre qui respecte les Conventions de Genève. Pas une. Tout particulièrement eu égard aux populations civiles. Les morts et les blessés, les réfugiés sur lesquels j'ai écrit, que j'ai photographiés et filmés, étaient en grande partie des civils. L'actualité du *Souvenir* réside donc dans la comparaison – à laquelle la lecture de ce texte nous confronte – entre les idéaux et la réalité des champs de bataille. Henry Dunant écrira son livre sans manquer de réalisme: il était convaincu qu'il était indispensable de créer une organisation humanitaire internationale et neutre, non pas pour prévenir ou empêcher la guerre, mais en prévision de nouveaux conflits, dont les armes auraient été de plus en plus puissantes et dévastatrices. Il voyait juste. Pour autant, d'autres passages de son livre font affleurer une intention différente, encline à la révolte face au réel. Ces passages sont furtifs. Il faut les chercher attentivement. Pour ce faire, il

convient d'approcher lentement les points névralgiques du texte.

Comme il arrive souvent et par un véritable concours de circonstances, la vie décidera également pour Dunant: elle le conduira à être témoin de ce qu'il définit comme «un désastre pour ainsi dire européen». Le mot «désastre» ne pouvait être le fruit du hasard, pas en cette période de l'histoire: dans la seconde partie du *Souvenir*, où l'auteur livre la description de ce qu'il a vu et vécu à la première personne après la bataille, avançant entre les soldats morts, moribonds et blessés, ce mot trouve son objectivation la plus originale et par certains aspects la plus subversive. Ce n'est pas tout. Celle-ci prend des accents de dénonciation (quoiqu'implicite) dans le dialogisme noué — consciemment ou non, ce n'est pas la question, il demande de toute façon à être identifié et pris en compte — avec les *Désastres de la guerre* de Francisco de Goya, ces 82 gravures par lesquelles, entre 1810 et 1820, l'artiste illustra les massacres de la Guerre d'indépendance espagnole, en une sorte de chronique universelle de ce dont est capable l'espèce humaine en guerre.

À un moment central du livre, on pourrait dire véritablement au beau milieu, Dunant recourt à un procédé qu'utiliserait de nos jours un journaliste de télévision (ou un vlogger) pour dramatiser sa présence sur place (au lieu de simplement la donner à voir): il s'intègre au récit. La scène se déroule à Castiglione: Dunant se décrit en

Enfant fuyant les combats opposant les insurgés et les troupes gouvernementales à Alep. Syrie, 2012.

Enfants syriens blessés au cours des combats aux alentours d'Alep. Syrie, 2012.



train de secourir les soldats blessés, sans distinction de nationalité ni d'armée. Les femmes sur place se mettent à suivre son exemple et à répéter la célèbre phrase: «tutti fratelli». Ici s'opère le point de bascule radical entre la première partie du *Souvenir*, où la fureur des combats est reconstituée à travers les canons littéraires de l'épopée guerrière (la mort infligée ou subie, vue comme geste héroïque lumineux) et la seconde partie dans laquelle les conséquences de la bataille, dans la description qu'en donne Dunant, remplissent la fonction de contrepoint, ou plutôt de contradiction, voire de pur scandale, capable, sinon de déconstruire tout à fait, au moins d'interroger l'idéalisation et la glorification de la guerre.

Dans une telle circonstance, la citation choisie par Dunant de la lettre reçue du général suisse Guillaume-Henri Dufour, en réponse à l'envoi d'un exemplaire du *Souvenir*, est éclairante: Dufour reconnaît à Dunant d'avoir mis en lumière ce que «la gloire des champs de bataille coûte de tortures et de larmes», concédant que «l'on n'est que trop porté à ne voir que le côté brillant d'une guerre, et à fermer les yeux sur ses tristes conséquences...». Dufour encore, qui s'était tout d'abord déclaré réservé à l'endroit des propositions de Dunant, car doutant de leur viabilité, sera finalement l'un des co-fondateurs du Comité international de secours aux militaires blessés et son premier président, de 1863 à 1864.

On trouve, disséminées dans la première partie du *Souvenir*, quelques prémonitions de ce renversement, qui change le «côté brillant» de la guerre en son contraire (nous dirions plutôt de nos jours, quoique peut-être pas à l'unisson: son vrai visage). C'est notamment le cas lorsque Dunant, non sans puiser dans un réservoir de métaphores «de genre», pourrait-on dire, compare l'action belliqueuse à «un combat de bêtes féroces, furieuses et ivres de sang», et c'est surtout le cas dans l'explicitation d'un certain regard qui, à mon sens, dépasse en profondeur et en radicalité l'exhortation à considérer les soldats tombés «tutti fratelli»: quand, parmi les soldats engagés dans la bataille, l'auteur perçoit nombre d'entre eux comme

«contraints d'être homicides à vingt ans!». Cette phrase n'est pas anodine. Bien au contraire, s'il y a bien une intuition perceptible, par-delà l'absence de condamnation explicite de la guerre de la part de Dunant, je crois que c'est là: il nous exhorte, directement, à interroger le *Souvenir* depuis notre point d'ancrage temporel, à le faire en partant de nos convictions et, sur un mode certainement plus créatif, à nous demander ce qu'aurait fait l'auteur s'il avait été témoin de l'un des conflits en cours aujourd'hui (2022).



Pour ma part, c'est précisément parce que j'ai vu et raconté tant de guerres dans mon métier que je considère que ce passage infime et presque indiscernable revêt le plus de force dans la pensée de Dunant. S'il écrivait aujourd'hui, plus que le pathos qui plane sur les scènes de terreur, il développerait probablement son «réalisme humain» qui, dans *Un Souvenir*, ne fait qu'affleurer par touches timides, presque dissimulé entre les lignes: les guerres sont combattues par des jeunes contraints d'être homicides. En écrivant ainsi, Dunant déconstruisait alors et déconstruirait encore de nos jours toute tentative pour nous faire croire que la guerre, n'importe quelle guerre, puisse être autre chose.

Les scènes dont Henry Dunant est témoin immédiatement après la bataille l'obligèrent à se dédire sur un point. Il l'évoque dans une note de bas de page de *Souvenir*, mais c'est un passage important: une dame de la haute société genevoise l'avait alerté sur la nécessité de former un Comité pour l'envoi de secours aux blessés de la campagne d'Italie. Cette campagne militaire n'ayant encore donné lieu à aucun

Combattant syrien blessé lors des combats contre l'armée de Damas et opéré dans une école aux alentours de Deir el-Zor. Syrie, 2013.

Une mère serrant son fils dans ses bras après avoir débarqué sur l'île de Lesbos depuis la Turquie. Grèce, 2015.

combat, Dunant fut incité à demander à cette femme pourquoi «penser à faire de la charpie avant qu'il y ait un seul blessé». Après l'expérience de Solférino, Dunant reconnut combien son interlocutrice avait vu juste: les images de massacre et de destruction de la bataille lombarde, vécue à la première personne, le firent changer d'avis ou, selon ses propres mots, de «manière de voir à cet égard». Et pas qu'un peu.

Ce passage est central si on le considère depuis un double poste d'observation: celui de l'époque à laquelle écrit Dunant et la nôtre. Au premier poste, Dunant ne pouvait ignorer *La Chartreuse de Parme*, publiée par Stendhal en 1839, vingt ans avant *Un Souvenir*. À travers la figure du noble Fabrizio del Dongo, ce roman jetait une pierre dans le jardin du récit littéraire de guerre et, au sens large, rendait explicite la crise du sujet moderne, confronté à l'impossibilité de tirer des connaissances de son expérience. Grand admirateur des idéaux de liberté incarnés par Napoléon, le jeune Del Dongo décide de rejoindre l'empereur sur le front (curieusement, comme le fera Dunant lui-même) et après bien des péripéties, finit véritablement au beau milieu de la bataille de Waterloo, sans toutefois prendre part au combat ni comprendre ce qui s'est passé autour de lui. En proie à un tel désarroi, Fabrizio del Dongo incarne

«la condition universelle de l'homme moderne, dont la seule expérience possible consiste à éprouver l'inanité de son expérience<sup>2</sup>».

L'historien Jean Norton Cru qualifie le dépaysement de Del Dongo de «paradoxe de



Stendhal»: le témoignage de ceux qui ont été en guerre (et donc d'un observateur comme Dunant ou d'un journaliste) serait incapable de contribuer à la reconstitution historique des événements. Norton Cru, toutefois, rejette ce paradoxe, se disant

«fermement convaincu qu'il ne peut y avoir de connaissance authentique d'événements belliqueux qui ne se fonde sur un "regard du bas"<sup>3</sup>»,

c'est-à-dire de ceux qui «y étaient».



Dans la première partie de son livre, Dunant reconstituera la bataille de Solférino en s'appuyant sur des sources et témoignages. S'il s'était arrêté là, son compte rendu n'aurait pas produit l'effet escompté. C'est en effet la seconde partie, en rupture avec les modèles narratifs de la première, qui donne toute son épaisseur à l'œuvre: l'émotion et la compassion de l'observateur (son «nouveau regard») font qu'il se réapproprie le contenu d'expérience produit par la guerre et en particulier par la bataille, qui n'appartenait pas au vécu de Dunant. Voir l'effet de la guerre sur les êtres humains met Dunant en condition de faire l'expérience et comprendre cela même qu'il n'a pas vu, autrement dit ce que les êtres humains sont capables de faire et de se faire au combat. Ainsi, qu'il ait été familier ou non du désarroi du héros de la *Chartreuse* de Stendhal, Dunant revendiquait la valeur cognitive de l'expérience subjective, même à la guerre.

Cela nous conduit au second point d'observation du passage en question. Dans l'essai *Devant la douleur des autres*, Susan Sontag



À gauche:  
Explosion d'une  
voiture piégée à  
Mossoul pendant  
l'offensive de l'armée  
irakienne, des milices  
chiites et des avions  
américains contre  
l'État islamique.  
Irak, 2016.

Une route à la  
périphérie de  
Mossoul, où les  
combats contre l'État  
islamique font rage.  
Irak, 2016.

repart de la conviction de l'historien Jean Norton Cru et opère un changement de perspective sensible: c'est non pas «du bas» mais «de l'intérieur» que provient l'authentique récit de guerre. La nuance est de taille. Ce n'est qu'en partant d'une intimité dévastatrice avec la guerre, c'est-à-dire non seulement après l'avoir faite et subie – ou, pour un journaliste, observée par le biais d'une exposition radicale de soi-même à la réalité – mais aussi après l'avoir «intimement» comprise, qu'il est possible d'en témoigner, d'en parler, de l'écrire, d'en montrer les images. Il y a là un pas vertigineux, qui implique que la guerre ne se donne pas à voir, ne s'offre pas à l'observation. Il ne suffit pas d'avoir été «devant» une guerre. Il est indispensable d'avoir été «à l'intérieur» pour savoir ce que c'est.

«Nous, écrit Sontag – et ce *nous* englobe tous ceux qui n'ont jamais rien vécu d'analogue – nous ne comprenons pas<sup>4</sup>».

Fait intéressant, parmi ceux qui au contraire «comprennent», Sontag range les travailleurs humanitaires. Soit, indirectement, Henry Dunant.

Enfin, si *Un Souvenir* conserve son actualité, c'est probablement pour une double raison. D'une part, il nous oblige à admettre que la guerre est plus forte que toute tentative d'en juguler les conséquences, de la contenir par l'humanitaire ou le droit international. La guerre est un déchaînement total de l'être humain en lutte contre lui-même avant même l'ennemi: des jeunes gens «contraints d'être homicides à vingt ans». Le comprendre, voilà ce qu'est comprendre la guerre «de l'intérieur». D'autre part, il nous permet de conjecturer (au moins de conjecturer) qu'un jour, quelqu'un écrira un livre, ou prendra une photographie capable de rendre la guerre impensable. Pour toujours.

**\*Gianluca Grossi**

Reporter de guerre et auteur indépendant  
[facciadareporter.ch](http://facciadareporter.ch)



#### Note

<sup>1</sup> Corinne Chaponnière, *Henry Dunant. La croix d'un homme*, Labor et Fides, 2018, p. 133.

<sup>2</sup> Antonio Scurati, *Guerra. Narrazioni e culture nella tradizione occidentale*, Donzelli Editore, 2007, p. 194.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 191.

<sup>4</sup> Susan Sontag, *Di fronte al dolore degli altri*, Mondadori, 2003, p. 12.

Les photographies qui accompagnent ce texte sont de l'auteur.



Der britische Ingenieur Henry Dunant (1828-1910) wurde am 6. Oktober 1864 in Gland (Genève) geboren. Er war ein erfolgreicher Geschäftsmann und ein leidenschaftlicher Humanist. Im Jahr 1864 besuchte er die Schlacht von Solferino und wurde von den Schicksalen der Verwundeten so sehr beeindruckt, dass er nach dem Krieg die Menschlichkeit beweisen wollte. Zusammen mit seinem Landsmann Dänemark legte er 1864 den Grundstein für den Internationalen Komitee vom Roten Kreuz und leitete die erste Genfer Konvention von 1864. 100 Jahre später wurde die Ostspitze des Monte Rosa-Massivs zu Ehren von Henry Dunant in Dunantspitze umbenannt. 1910 wurde Henry Dunant mit dem ersten Friedensnobelpreis gewürdigt.

Zermatt, 6. Oktober 2014



**Umbenennung in  
Dunantspitze  
Zermatt  
06.10.2014**

 Schweizerische Eidgenossenschaft  
Confédération suisse  
Confederazione Svizzera  
Confederaziun Svizra

Plaque commémorative dédiée au fondateur de la Croix-Rouge située en face du massif du Mont Rose et de la Pointe Dunant, le deuxième plus haut sommet de Suisse, que les autorités valaisannes ont décidé de renommer en son honneur.

## *Cher Oncle Henry, je t'écris*

*Cher Oncle Henry,*

*Je t'écris parce que j'aurais tant aimé te connaître personnellement, parler avec toi des motivations qui ont été le moteur de ta vie; j'aurais aussi aimé que tu puisses voir la portée et l'impact que ton œuvre a encore aujourd'hui.*

*La Croix-Rouge est la seule institution indépendante et neutre qui jouit d'une confiance universelle dans le cadre de son activité d'assistance et d'aide aux victimes de guerre ou de catastrophes naturelles, aux soldats blessés, aux réfugiés ainsi qu'aux personnes souffrantes ou en situation précaire.*

*Des millions de volontaires, engagés et motivés, œuvrent partout dans le monde, incarnant et transmettant les valeurs que tu as inculquées tout au long de ta vie. Je suis tellement touchée de voir avec quelle conviction des jeunes, voire très jeunes, s'engagent pour offrir un peu de dignité aux personnes nécessiteuses. C'est ça, «l'esprit de la Croix-Rouge».*

*Pour te dire, le slogan de la nouvelle campagne jeunesse qui vient de démarrer, lancée par la Croix-Rouge suisse, s'intitule «Be a Henry!».*

*Par ton livre «Un souvenir de Solférino», et par le «tutti fratelli!», qui est devenu la devise des volontaires, tu as su toucher les cœurs des empereurs, impératrices, reines et rois dans toute l'Europe.*

*Partout, on trouve des places, des rues, des collèges, des lycées qui portent ton nom. Des bustes te représentant ornent de nombreux endroits et maintenant, même la Ostspitze, le 2e sommet le plus élevé de Suisse, dans le massif du Mont Rose, a été rebaptisé «Pointe Dunant!»*

*Dans la correspondance familiale, j'ai retrouvé des originaux de textes écrits de ta main, très inspirants et novateurs. Tu étais un visionnaire et tes idées sont plus que jamais d'actualité. Je me souviens du médailler qui trônait sur le bureau de mon grand-père (Paul, ton petit-neveu), et plus particulièrement de la première médaille du prix Nobel de la Paix que tu as reçue en 1901, la même année que sa naissance.*

*C'est un tel honneur pour moi de porter ton nom!*

*J'ai eu l'occasion d'aller en Algérie découvrir la région que tu aimais tant et voir le moulin qui t'appartenait. J'ai pu aussi aller sur tes traces en Italie ou en Tunisie, à la Bibliothèque de Tunis, où se trouve l'original d'un de tes livres, dédié par ta main. J'ai pu entendre de si beaux témoignages, que ce soit en Afrique, en Amérique Centrale, en Europe ou encore en Afrique du Nord, sur le fait que ton œuvre a été une bouée de sauvetage, voire un refuge, dans un nombre inimaginable de situations désespérées.*

*Je suis heureuse des rencontres que je fais et ferai encore au cours de ma vie, car elles me donnent la possibilité d'évoquer ce que je sais de toi, ainsi que tes convictions et ta foi en un Dieu qui nous aime. Tout ce qui t'a permis de te lancer sans crainte dans cette aventure de l'humanitaire et de créer un mouvement de portée mondiale.*

*Je prie pour que ton idée de l'entraide et du soutien aux personnes dans le besoin continue d'inspirer les générations futures et que la devise «tutti fratelli» soit répétée à l'envi.*

*Comme tu l'as si bien dit: «Seuls ceux qui sont assez fous pour penser qu'ils peuvent changer le monde y parviennent».*

*Il y aurait encore tellement de choses à dire à ton sujet... Mon oncle, je te remercie des idées et de l'exemple que tu as été et que tu seras pour l'humanité toute entière. Je suis fière de faire partie de ta famille!*

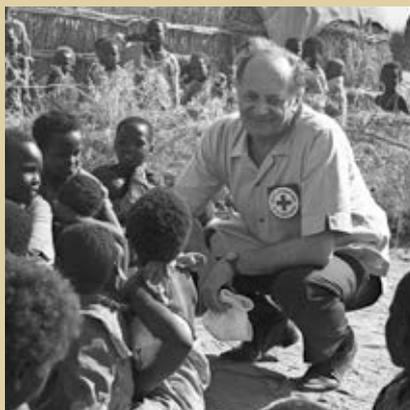
**Ton arrière-arrière petite nièce Cécile,**

*fille de Bernard, fils de Paul, fils de Charles, fils de Daniel, ton frère*



## Pour le droit international humanitaire

Entretien avec Cornelio Sommaruga\*



À gauche:  
Cornelio Sommaruga durant  
la conférence de presse consacrée  
à la présentation de la mission du  
CICR en Somalie, en 1993.

Sur cette page:  
Aux côtés des enfants somaliens  
durant la mission, en 1993.

**Cornelio Sommaruga, né à Rome en 1932 de parents tessinois, a soutenu sa thèse de droit en 1957 et a travaillé deux ans dans le secteur bancaire, avant d'entrer dans le corps diplomatique suisse où il a exercé des fonctions de premier plan. En 1987, il est approché par le Comité international de la Croix-Rouge pour en assurer la présidence, charge qu'il a remplie jusqu'en 1999. En 2000, il en devient membre honoraire. La même année, il est nommé Président du Centre international de déminage humanitaire de Genève (GICHD). Au cours de sa longue et brillante carrière, il a reçu de très nombreux prix, dont le Prix Nord-Sud du Conseil de l'Europe (2001), la médaille Henry Dunant (2009), considérée comme la plus haute distinction de la Croix-Rouge, et le titre de docteur honoris causa de prestigieuses universités du monde entier.**

**Nous présentons ci-après un entretien court mais intense, qui exprime avec simplicité et conviction ses idées à l'égard de Dunant et les principes qui l'ont guidé durant sa formidable carrière.**

*M. Sommaruga, qu'est-ce qui vous a frappé dans *Un Souvenir de Solférino* d'Henry Dunant?*

J'ai lu ce petit ouvrage dans ma jeunesse, durant mes années de formation; il circulait dans mon entourage, car certains de mes proches avaient rejoint les rangs de

la Croix-Rouge. Dans le témoignage de Dunant, j'ai été immédiatement frappé par la description du grand nombre de victimes et par sa volonté de ne pas abandonner les blessés, qu'ils soient amis ou ennemis, à leur triste sort.

*Et chez Henry Dunant, dans sa personnalité, qu'est-ce qui vous a impressionné?*

Le fait que, bien qu'il ait vécu à une époque qui ne disposait pas de moyens de communication «instantanés», il ait été au courant de la bataille de Solférino et, après avoir vu la catastrophe et son bilan en vies humaines, il se soit immédiatement mobilisé pour aider concrètement les victimes et ait réussi à éveiller les consciences d'importantes personnalités politiques européennes, lesquelles reconnurent que les soldats blessés et agonisants étaient et sont des hommes et des femmes qui souffrent et ont le droit d'être assistés et aidés sans aucune discrimination.

*Quand vous avez débuté dans la carrière diplomatique, l'un de vos objectifs était-il de développer la diplomatie humanitaire?*

Bien sûr, en particulier le droit international humanitaire et je crois y être parvenu. Le droit humanitaire veut faire entendre sa voix, précisément dans les conflits armés, parce qu'il proteste contre la pire forme de violence qui oppose les États les uns aux autres. Devant les souffrances des victimes, il rappelle aux belligérants leur devoir commun d'humanité, il érige un ultime rempart



Le 11 juin 1993, Cornelio Sommaruga inaugure le modèle du siège de Genève du CICR au parc Swissminiatur de Melide, dans le canton du Tessin.

Visite au Mémorial  
de la Croix-Rouge.  
Solférino, 1991.



pour défendre l'homme contre l'homme. Il remplit donc un rôle fondamental dont je me suis toujours fait le porte-parole.

*Vous avez été Président du Comité international de la Croix-Rouge (CICR) pendant plus de dix ans, quelles valeurs avez-vous partagées?* L'impartialité, l'indépendance et la neutralité du CICR, ainsi que les principes fondamentaux de l'action humanitaire. J'ai en particulier lutté pour l'indépendance du CICR et des Sociétés nationales de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge, contre l'ingérence des pouvoirs politiques qui ne les laissent pas libres d'agir selon un parti pris en faveur des victimes, en faveur de ceux qui souffrent et ont besoin d'une aide spontanée, bénévole, à l'abri des jeux d'influence politique.

*Quelles initiatives et nouveautés avez-vous apportées durant votre mandat?*

En 1992, j'ai proposé l'adoption d'un emblème supplémentaire, dépourvu de toute connotation nationale, politique ou religieuse, à mettre à la disposition des États et des Sociétés nationales ne se reconnaissant ni dans la croix ni dans le croissant. Après une quinzaine d'années de négociations, le Cristal rouge a finalement été adopté à la 29e Conférence internationale de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge, en juin 2006 à Genève.

En outre, j'ai toujours désiré maintenir la neutralité du CICR, en entretenant des liens étroits avec tous les gouvernements des États signataires des Conventions de Genève.

*Quelle est la devise qui vous a guidé au CICR?*

Je peux la résumer en trois mots: constance, rigueur, humilité. Chacun de ces mots a eu une signification précise; la constance, c'est continuer, ne jamais renoncer et persévérer dans la sauvegarde des vies humaines; la rigueur, c'est se conformer au droit international des Conventions de Genève; l'humilité, c'est la capacité à reconnaître que d'autres peuvent avoir des résultats meilleurs que les nôtres, a fortiori parce qu'il est impossible à mes yeux de répondre à toutes les demandes du monde.

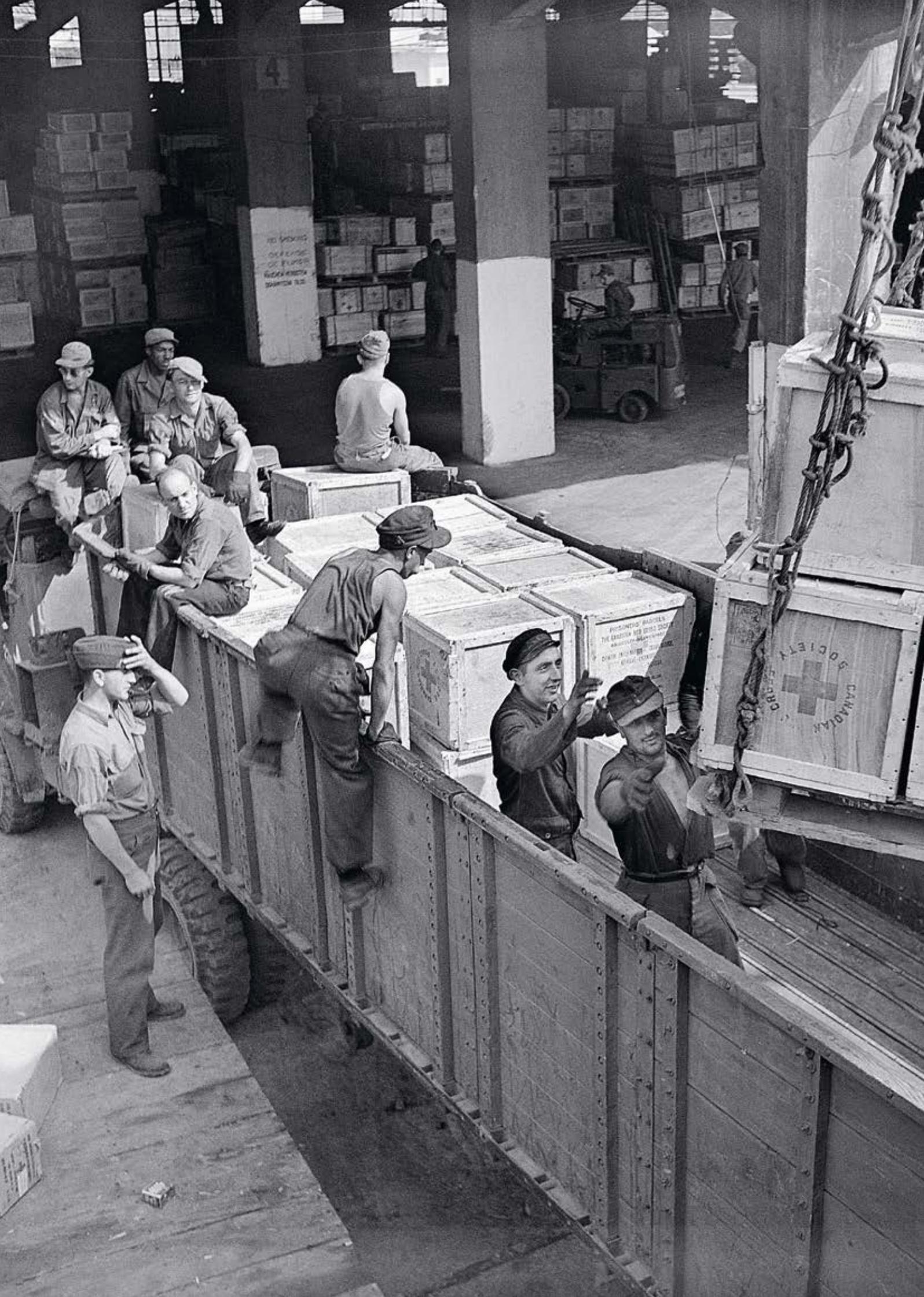
*Pour conclure, comment résumeriez-vous l'idée de Croix-Rouge?*

Née à cause des horreurs de la guerre, la Croix-Rouge est la recherche constante de la paix.

**\*Cornelio Sommaruga**

Ancien Président du Comité international de la Croix-Rouge

par Alessandra Dolci avec le concours  
d'Andrea Romano



NO SMOKING  
OR DRINKING  
HERE  
EXCEPT  
BY PERMIT

PRESENTED BY THE  
CANADIAN RED CROSS SOCIETY  
AMERICAN BRANCH  
DURING THE  
MILITARY SERVICE

CANADIAN  
RED CROSS  
SOCIETY

# Volontariat

## Le principe le plus important de la Croix-Rouge suisse

par Barbara Schmid-Federer\*



À gauche:  
Des dockers français et deux prisonniers de guerre allemands (à droite) déchargent les caisses du Comité international de la Croix-Rouge du bateau du CICR «Henry Dunant» en octobre 1945. Marseille, France.

Sur cette page:  
Les volontaires de la Croix-Rouge Suisse contrôlent et trient le contenu des colis de dons de la campagne «2 x Noël 2022» auprès du centre logistique de la Croix-Rouge Suisse à Wabern, près de Berne.

Barbara Schmid-Federer et l'action de solidarité «2 x Noël 2022» de la Croix-Rouge. Kempthal, Zurich.

Les sept principes fondamentaux de la Croix-Rouge (humanité, impartialité, neutralité, indépendance, volontariat, unité et universalité) ont été arrêtés lors de la 20<sup>e</sup> conférence internationale de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge, qui s'est tenue à Vienne en 1965. Ils s'appliquent à l'ensemble du Mouvement, sont contraignants et sont au fondement de son action. Trait d'union et ciment liant les membres du Mouvement, les principes de la Croix-Rouge sont nés d'un idéal, mais ont été façonnés par le travail de terrain, par l'expérience engrangée au fil du temps et par le contact avec des cultures différentes. Depuis la fondation de la Croix-Rouge en 1863, il a fallu un peu plus d'un siècle avant qu'ils soient définis et adoptés par chacune des 192 Sociétés nationales de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge.

### Quelques chiffres

Les principes de la Croix-Rouge sont définis de façon très précise et sont ordonnés selon une hiérarchie claire. À la première place arrivent les principes «essentiels»: l'humanité et l'impartialité, qui fondent la mission de la Croix-Rouge, suivis par la neutralité et l'indépendance, qui en permettent la mise en œuvre. Le volontariat qui, à l'instar de l'unité et de l'universalité, est considéré comme un principe «organique», est lié au fonctionnement institutionnel de la Croix-Rouge et semble de ce fait avoir un rôle secondaire.

En réalité, ce principe – qui s'exprime à la fois dans l'engagement volontaire et dans l'aide désintéressée – revêt une importance particulière. Les 24 associations cantonales et les quatre organisations de sauvetage de la CRS regroupent ainsi 53'000 volontaires. Dans un pays connu pour la grande participation de la société civile à la vie associative, le principe du volontariat constitue pour ainsi dire naturellement la colonne vertébrale de la plus grande organisation humanitaire suisse, principe intimement lié à l'action humanitaire du mouvement de la Croix-Rouge depuis ses débuts.

Mu par l'idée fondamentale de compassion humaine, Henri Dunant se porta volontaire pour assister les soldats blessés et agonisants sur le champ de bataille de Solferino, recevant l'aide des femmes de Castiglione,



prêtes elles aussi à s'engager sans contrepartie.

Initialement conçues par Dunant comme des comités de volontaires chargés de soigner les blessés en temps de guerre, les Sociétés nationales de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge emploient aujourd'hui environ 500'000 personnes à temps plein dans le monde entier. Mais l'épine dorsale du mouvement, ce sont les plus de 14 millions de personnes, dans les 192 pays où œuvrent les deux organisations, qui consacrent leur temps, leurs compétences et leur expérience, à titre gracieux et désintéressé, à leur prochain. Sans leur engagement bénévole dans cette activité extra-professionnelle, le Mouvement international ne pourrait pas accomplir sa mission humanitaire.

### Actualité des principes de la Croix-Rouge

Sensible aux maux de son époque et résolu à y porter remède à travers une approche globale, Henri Dunant est couramment qualifié de «visionnaire» voire de «révolutionnaire». De fait, la longévité de son œuvre s'explique sans conteste par l'actualité immuable des principes qui la sous-tendent. C'est vrai du volontariat, mais aussi des autres principes qui conservent aujourd'hui encore leur «modernité» et leur aptitude à relever de façon novatrice les défis qui se présentent chemin faisant dans le monde.

Le volontariat a été un trait distinctif de la Croix-Rouge au fil de ses plus de 150 ans d'histoire et qui, depuis 1859, a influencé les principaux textes de l'organisation. Face aux carences des services sanitaires des armées observées à Solferino, Dunant

propose de faire appel à des volontaires, qui, par leur zèle et leur esprit d'abnégation, se révèlent particulièrement aptes à la tâche. Suivant ses recommandations, les premières résolutions de la Croix-Rouge adoptées en 1863 préconisent la formation «d'infirmiers et d'infirmières volontaires diligents, préparés et initiés à cette œuvre» qui puissent secourir les blessés sur les champs de bataille. L'année suivante, la Convention de Genève définit les Sociétés de la Croix-Rouge comme des «associations d'assistance fondées sur le volontariat». Le décret fédéral de 1951 inscrit l'assistance sanitaire volontaire parmi les trois principales missions de la CRS. Selon l'article 3 des statuts du Mouvement de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge, «les Sociétés nationales sont des organisations nationales autonomes et fournissent un cadre indispensable à l'activité de leurs volontaires et de leurs collaborateurs».

Depuis les débuts, le travail volontaire s'est avéré typiquement féminin: cette nouvelle mission humanitaire incombe surtout aux femmes. Elles sont nombreuses à participer à la première grande opération de secours de la CRS en Suisse, accueillant, assistant et soignant les 87 000 soldats de l'armée française du général Charles Denis Bourbaki durant l'hiver 1871. Dans les dizaines d'années qui suivent, une grande part du personnel volontaire de la CRS provient des Sociétés de Samaritains, qui

rapidement deviennent en majorité féminines et jouent un rôle important dans la diffusion et l'enracinement des valeurs de la Croix-Rouge en Suisse.

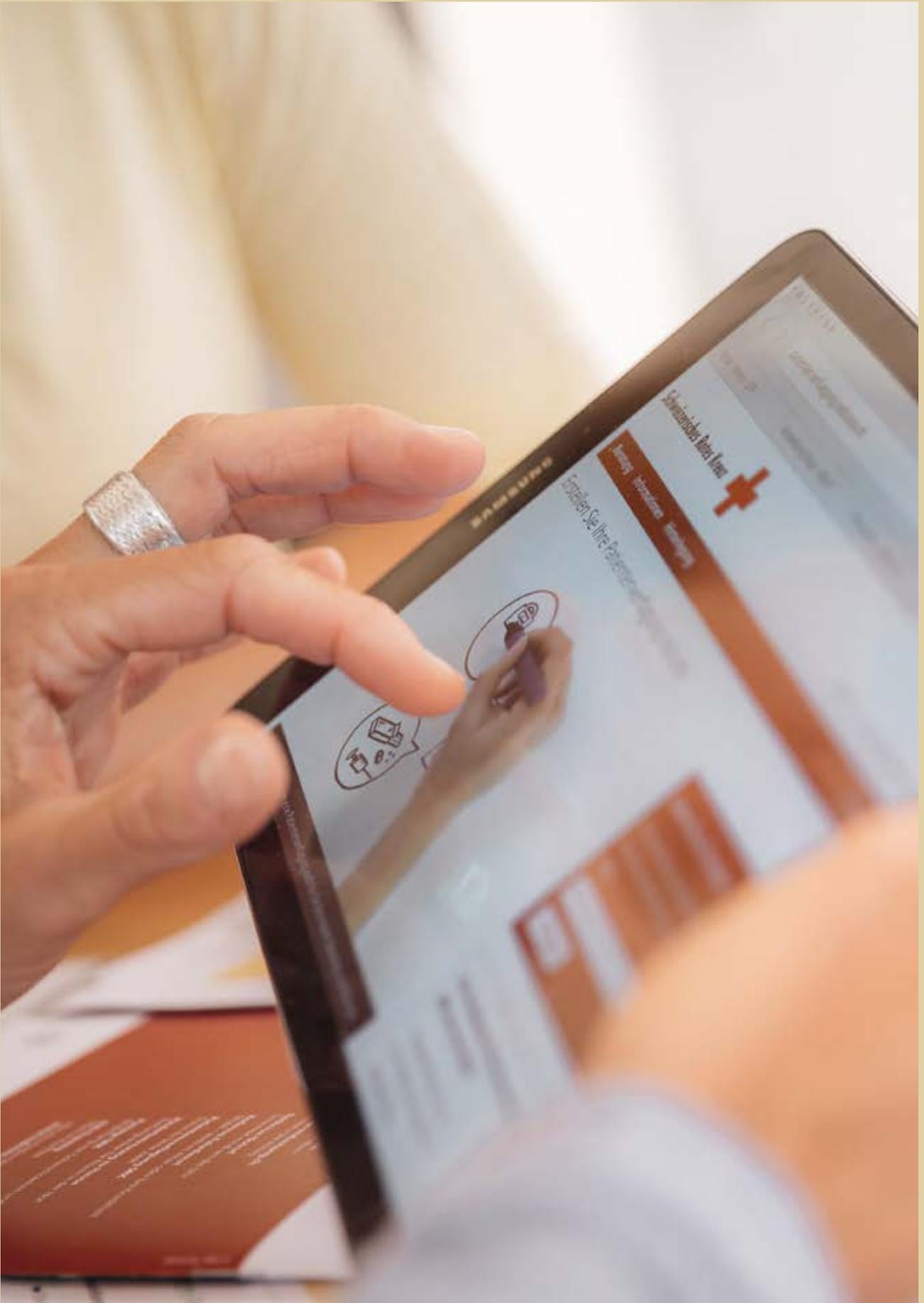
Par la suite, le CRS se consacre au secteur des soins et promeut le développement de la formation des infirmières. Grâce à sa mobilisation, l'activité d'infirmière, jusqu'alors réservée aux institutions religieuses, devient une profession à part entière, accessible à quiconque. Avec l'arrêté fédéral de 1903, les écoles d'infirmières reconnues par le CRS reçoivent un financement de l'État et s'engagent à mettre à disposition une partie de leur personnel en cas de guerre. Le service de la Croix-Rouge perpétue aujourd'hui encore l'idée originale d'Henri Dunant, en offrant à des personnes ayant une formation professionnelle médico-sanitaire la possibilité de seconder ou d'instruire, sur une base volontaire, le personnel du service sanitaire de l'armée suisse.

#### **Limites et renaissance du volontariat**

Les deux Guerres mondiales mettent à mal l'idéal de volontariat: la frontière entre aide désintéressée et devoir patriotique se brouille, voire devient problématique. Le volontariat et de plus en plus souvent associé à des pressions et des obligations, parce que considéré comme indispensable à la survie du pays, utile à l'armée et instrumental dans la politique de neutralité de la Suisse. Il s'ensuit que certaines



Service ambulatoire des internes français de l'armée du général Bourbaki dans la Chapelle des Terreaux. Lausanne, février 1871.



composantes civiles, démocratiques et volontaires du CRS sont parfois sacrifiées à la raison d'État.

En 1965, le volontariat devient l'un des sept principes fondamentaux de la Croix-Rouge. Son importance, en effet, s'exprime pleinement après la Seconde Guerre mondiale, quand le CRS réoriente ses services vers le secteur civil. La création de nouvelles activités dans le domaine de la médecine sociale (service de transport de la Croix-Rouge, service de visite et d'accompagnement, soutien aux migrants, etc.) requiert le recours à des volontaires. Depuis plus de 50 ans, cette nouvelle forme de volontariat fait partie intégrante du fonctionnement des associations cantonales de la Croix-Rouge. Elle fournit une réponse adaptée à de nouveaux défis comme le vieillissement de la population, l'assistance aux personnes handicapées, la solitude urbaine, la précarisation de certains groupes de la population et l'intégration des migrants et réfugiés.

Dans le cadre de sa stratégie 2030, le CRS entend poursuivre son œuvre de développement et de modernisation du travail de volontariat; par exemple, en encourageant

les volontaires à participer activement à l'optimisation des services ou bien en servant des nouvelles technologies pour donner vie à des formes de volontariat plus créatives.

**\*Barbara Schmid-Federer**

*Présidente de la Croix-Rouge suisse*

## LES SEPT PRINCIPES

Humanité  
Impartialité  
Neutralité  
Indépendance  
Volontariat  
Unité  
Universalité

Un collaborateur de la CRS explique au patient quels sont ses droits en matière de soins médicaux, lui assurant qu'ils seront respectés même si, un jour, ce dernier n'était plus en mesure de les exprimer.



## Un observatoire privilégié sur le monde

par Francesco Rocca\*



À gauche:  
Francesco Rocca en Syrie, 2012.

Sur cette page:  
Le Mémorial de la Croix-Rouge à Solférino est situé dans le parc en contrebas de la Rocca, surnommée la «Spia d'Italia» (L'espionne d'Italie), qui surplombe la plaine, théâtre du conflit. Il a été érigé en 1959 pour célébrer le personnage et l'œuvre de Henry Dunant à l'occasion du centenaire de la bataille.



Henry Dunant, notre fondateur est, sans l'ombre d'un doute, un visionnaire et un révolutionnaire. Après avoir vécu personnellement la tragédie de la bataille de Solferino (1859), il a réussi à transformer la souffrance de milliers de personnes en une idée, celle de la Croix-Rouge, de la neutralité des secouristes, du respect de ceux qui sauvent des vies humaines. Disons en un mot que ses convictions sont à la base de l'humanitarisme moderne. Mais Dunant a également mis en lumière l'importance de se doter d'organisations nationales bien rodées et parées à toutes les éventualités, capables de communiquer et travailler ensemble pour l'humanité, en temps de paix comme en temps de guerre et de répondre à tout type de crise, prévisible ou non. Dans ses intuitions, dans sa façon de voir, je perçois notre travail quotidien.

La Fédération internationale de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge est exactement ce qu'imaginait Dunant: une organisation internationale comptant 192 membres, à savoir les Sociétés nationales de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge, présentes dans autant de nations et dont le mandat principal est la coordination des activités en cas d'urgence ainsi que la formation de volontaires dans le monde entier. La pandémie de COVID-19 nous a rappelé à tous de façon dramatique l'importance de compter des acteurs locaux capables de répondre à n'importe quel type de situation critique. En temps de confinement et de fermeture des

frontières, avoir des volontaires prêts à intervenir a fait la différence pour des millions de personnes entre la vie et la mort.

Fidèle à l'intuition de notre fondateur, depuis plus de 150 ans, la Fédération internationale croit fermement en ce que nous appelons la «localisation» de l'aide humanitaire, c'est-à-dire le soutien apporté aux acteurs locaux, comme les volontaires de la Croix-Rouge, intervenant en personne, au lieu de ne compter que sur les organisations internationales et les expatriés<sup>1</sup>. Les acteurs locaux n'ont pas à voyager, ils connaissent déjà la culture et la langue du lieu, mais surtout, ils ont accès à des zones autrement hors de portée, ont la confiance de la population et savent où se font sentir les besoins, où se trouvent les personnes marginalisées et les communautés d'invisibles que comptent en trop grand nombre nos sociétés.

Les exemples qui étayent cette vision sont légion. J'ai déjà parlé de la pandémie, mais l'incroyable travail humanitaire de la Croix-Rouge ukrainienne ou du Croissant-Rouge syrien est là, sous nos yeux: des Sociétés nationales qui, même en temps de guerre, n'ont jamais cessé d'aider leurs populations au péril de leur vie. Ou encore, au plus fort de l'actuelle crise alimentaire, dramatique, qui frappe la Corne de l'Afrique, la Croix-Rouge

<sup>1</sup> Délégués internationaux dépêchés sur le lieu d'un conflit.

À partir de la gauche: Francesco Rocca, Germano Bignotti, maire de Solferino et Manuel Suarez del Toro, Président de la Fédération internationale de la Société de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge participent à la procession aux flambeaux à l'occasion de la célébration du 150<sup>e</sup> anniversaire de la Croix-Rouge. Solferino, 27 juin 2009.

somalienne réussit à venir en aide aux groupes de pasteurs nomades, sachant où et comment ils se déplacent. De l'Ukraine à la Somalie, de l'Italie à la Syrie, nos volontaires sont une émanation de leurs communautés d'appartenance et savent comment porter secours de la manière la plus efficace.

Le volontariat est le nerf de notre action, la valeur ajoutée de notre organisation. Sans volontaires, la Croix-Rouge n'existerait pas. Sans ceux qui décident délibérément d'aider leur prochain, l'un de nos piliers fondamentaux nous ferait défaut. L'autre élément essentiel est la formation continue: la générosité ne fait pas tout, il faut aussi être préparé, de manière univoque, de façon à intervenir aussi bien dans les petites que dans les grandes urgences et adopter partout la même approche. Nombreux sont ceux qui pensent que la Croix-Rouge n'est «qu'une ambulance», alors que nos missions vont du soutien psychologique à la protection civile, de l'aide alimentaire à la potabilisation de l'eau et à la construction d'abris ou de camps pour les populations déplacées. Naturellement, les activités changent d'un pays à l'autre, mais se retrouvent autour du plus petit dénominateur commun que sont nos sept principes fondamentaux (humanité, impartialité, neutralité, indépendance, volontariat, unité, universalité), qui nous guident tels l'étoile Polaire, dans tous les contextes et aux quatre coins du monde.

Je suis moi-même volontaire. Mes deux fonctions, celle de Président de la Croix-Rouge italienne et celle de Président de la Fédération internationale de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge, ne prévoient aucune rémunération et sont des charges électives. Les volontaires élisent d'autres volontaires à tous les niveaux: local, régional, national, international. Personnellement, je sens qu'il est de ma responsabilité de porter la parole de la Croix-Rouge au niveau italien et au niveau mondial. Dans chaque conférence, mission, événement, rencontre, je me sens chargé de représenter 14 millions de volontaires qui travaillent, à l'heure où je m'exprime, dans 192 pays, pour aider les plus vulnérables. Et je me sens également investi de la responsabilité de faire entendre la voix de ces trop nombreuses communautés non représentées au niveau mondial. Les histoires, les yeux, la souffrance, la joie, l'espoir des personnes que je rencontre au cours de mes missions vivent avec moi et m'accompagnent dans chacune de mes activités. Même si c'est souvent difficile, je me sens privilégié. J'ai le privilège de servir la Croix-Rouge et le Croissant-Rouge: il m'est donné de me rendre dans des endroits reculés dont personne ne parle et d'amplifier le message en provenance des derniers de ce monde.

Sous ma présidence, j'ai souhaité investir encore et encore dans le volontariat et dans la formation et j'ai beaucoup travaillé

L'hiver 2022 a été l'un des plus froids en Syrie. Le Croissant-Rouge syrien apporte son soutien aux réfugiés du camp d'Al Holad Al-Hasakeh et d'autres zones du pays en leur apportant nourriture et biens de première nécessité.





Francesco Rocca pendant une conférence sur les jeunes et sur l'importance de leur participation aux activités de volontariat. Solférino, 2017.

À gauche:  
Une jeune fille vêtue d'un uniforme français reçoit le flambeau de la Croix-Rouge lors d'un événement célébrant le 150e anniversaire de la bataille de Solfrino.



sur la transparence et l'intégrité. Pour satisfaire les exigences de la collectivité, nous avons besoin d'être prêts à toutes les éventualités, mais aussi de conserver cette confiance dont j'ai déjà parlé. Sans confiance, il n'y aurait pas de liaison humanitaire et trop de personnes resteraient coupées de toute aide. D'où l'importance cruciale de préserver l'intégrité: si une erreur se produisait ou qu'un scandale éclatait n'importe où dans le monde, il rejallirait en quelques minutes sur l'ensemble des Sociétés nationales. La confiance peut se perdre très vite, c'est pourquoi nous devons être un exemple, toujours et en toutes circonstances.

La valorisation de la jeunesse est un autre thème qui m'est cher. Avoir une base solide de jeunes volontaires, c'est travailler pour le présent et l'avenir de l'Association. Les jeunes sont sans concessions, ce sont des paladins de l'intégrité et ils ont des idées qui ne nous effleuraient même pas l'esprit; ils sont une valeur ajoutée dans nos activités quotidiennes. Pour cette raison, j'ai voulu amender nos statuts afin d'avoir des délégués de la jeunesse, élus par leurs pairs, et pour qu'ils soient représentés dans tous les processus décisionnels, aussi bien aux niveaux local que global. Je suis convaincu que les jeunes sont notre meilleure garantie d'avoir des Sociétés nationales actives et prêtes à relever les défis de demain.

Quand, en 2017, j'ai été élu pour la première fois à la présidence de la Fédération internationale, un journaliste m'a demandé pourquoi une personne devrait, de son propre chef, décider d'accepter cette charge, dans un moment historique si compliqué. La situation humanitaire est encore plus difficile aujourd'hui, par suite d'une conjonction dramatique de crises

inimaginables au niveau mondial, comme le changement climatique, la pandémie, la faim, les violences et les nombreuses guerres. Pourtant, ma réponse serait la même en 2017 et aujourd'hui: en tant que volontaire de la Croix-Rouge, je dois être optimiste. C'est pourquoi je veux espérer qu'un retour au dialogue et au multilatéralisme puisse soulager les crises du monde. Mais surtout, aujourd'hui comme alors, je pense que chacun doit faire sa part et que, aujourd'hui plus que jamais, le monde a profondément besoin de la Croix-Rouge.

**\*Francesco Rocca**

*Président de la Fédération internationale de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge*



P.-A. ZUBER

HENRY DUNANT

1828-1910

## La vision de Dunant transformée en une solide réalité économique

par Filippo Bolla\*



À gauche:  
Le 8 mai 2010, au Kursaal de Heiden,  
la Monnaie fédérale Swissmint a présenté  
une pièce d'argent de 20 francs pour  
commémorer le souvenir d'Henry Dunant.

Sur cette page:  
Un volontaire du CICR remplit les mains de  
Saber Al Breim, mère de six fils, de semences  
pour cultiver la terre. Sa maison a été  
endommagée pendant le conflit et son terrain  
a été entièrement détruit. Gaza, zone de  
guerre d'Al-Quarara, 2015.

Henry Dunant n'aurait jamais pu imaginer que sa «folle idée», ainsi qu'en jugeait beaucoup de monde, se serait transformée en une solide réalité économique, capable de s'adapter aux changements d'époque sans jamais renier ses origines.

Fort de plus de 500'000 salariés et plus de 14 millions de volontaires, le Mouvement international de la Croix-Rouge compte en effet parmi les plus grands réseaux humanitaires du monde. Son action peut se répartir en sept grands domaines:

- réponse et préparation aux catastrophes;
- accès à la santé et promotion de la santé;
- assistance aux réfugiés à l'intérieur qu'à l'extérieur des zones de conflit;
- respect des droits humains et visite aux détenus;
- intégration sociale;
- promotion du volontariat;
- diffusion des principes fondamentaux et valeurs humanitaires.

Son organisation repose sur trois piliers: les 192 Sociétés nationales qui élaborent des programmes humanitaires dans leur pays, le Comité international de la Croix-Rouge (CICR), qui intervient principalement dans les zones de conflit et la Fédération internationale des Sociétés de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge (FICR), dont le rôle principal est de coordonner les opérations dans le monde entier, de pair avec les Sociétés nationales.

L'ensemble du réseau est très décentralisé et sa cohésion est assurée par les membres qui en partagent les valeurs et principes.

### L'action des Sociétés nationales de la Croix-Rouge et de la Fédération dans le monde

#### Les services des Sociétés nationales

Les dépenses annuelles consolidées, qui s'élèvent à 30 milliards de francs suisses, permettent à 192 Sociétés nationales d'assurer des services humanitaires dans le monde entier. Leurs dimensions sont variables: de structures ne comptant qu'une poignée de volontaires à des Sociétés employant plus de 50'000 salariés. Six d'entre elles dépassent le milliard de francs suisses de chiffre d'affaires et 18 représentent 95% du budget annuel de la Croix-Rouge dans le monde.

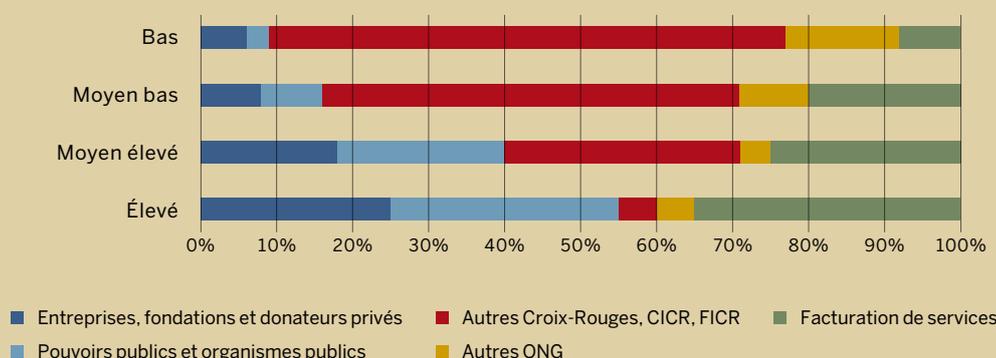
#### Financement

Le financement des opérations provient principalement de 5 sources:

- entreprises, fondations et donateurs privés;
- pouvoirs publics nationaux, par le biais de mandats de prestations;
- autres Sociétés de la Croix-Rouge, CICR et FICR;
- autres ONG;
- facturation des services de la Croix-Rouge nationale.

### Source de financement des Sociétés nationales par groupe de revenus

(Source: FICR)



On observe dans ce graphique que les Sociétés nationales à bas revenus sont financées à 60% en moyenne par des projets internationaux de la Croix-Rouge et d'autres ONG. Les Sociétés aux revenus élevés, quant à elles, sont financées pour une part supérieure à 50% par des prestations et services facturés et par des mandats de l'État. Dans ce cas de figure, on peut dire qu'elles agissent comme «auxiliaires» des pouvoirs publics.

“a répartition de ces sources de financement varie en fonction du groupe de revenus dont relève le pays concerné.

### Ressources humaines

#### Volontariat

Le volontariat est l'un des sept principes du mouvement de la Croix-Rouge. Les Sociétés nationales comptent plus de 14 millions de volontaires dans le monde entier. Leur nombre varie sensiblement d'une Société nationale à l'autre, mais quatre des plus importantes rassemblant plus de 50% des volontaires à l'échelle mondiale, leur nombre moyen n'est pas significatif. La médiane est de 5'200 volontaires.

Les données du bénévolat intéressent de plus en plus l'Organisation internationale du travail: il existe déjà plusieurs études qui évaluent en moyenne l'engagement d'un volontaire actif à l'équivalent d'une demi-journée à une journée entière par mois.

Un rapport de 2020 publié par l'Administration fédérale suisse évalue le volontariat organisé à 3 h par semaine et par personne. Si l'on met ces données en facteur avec le nombre de volontaires de la Croix-Rouge dans le monde, le volontariat représenterait plus d'un million de personnes employées à temps plein<sup>1</sup>. Ce chiffre doit naturellement être manié avec

<sup>1</sup> Sur la base d'une moyenne de 1'800 heures par an pour un salarié à temps plein.

prudence, il est toutefois probable que le poids des volontaires de la Croix-Rouge dans le monde équivaille à quelques dizaines de milliards de francs suisses.

#### Personnel

Les entreprises nationales comptent 518'000 salariés dans le monde entier. Leurs effectifs varient significativement d'un pays à l'autre. La moyenne est de 2'700 salariés et la médiane d'environ 186 salariés.

#### Le réseau mondial

La solidarité est la force de la Croix-Rouge. Le réseau international de la Croix-Rouge finance environ 70% des opérations humanitaires et des services dans les pays où les Sociétés nationales ne trouveraient pas les fonds nécessaires. Le tableau ci-dessous donne une vision agrégée de la répartition des services par région.

#### Les services

Dans ses différents domaines d'intervention, en 2021, la Croix-Rouge a assuré des prestations auprès d'environ 244,5 millions de personnes, via des programmes de réponse aux catastrophes et auprès de 144,2 millions, via des services à long terme et programmes de développement. Au total, plus de 500 millions de personnes ont eu un contact avec la Croix-Rouge.

## Distribution des services entre les régions

(Source: FICR)

		Soutien reçu					
		AF	AM	AP	EAC	MOAN	Monde
Soutien apporté	Afrique (AF)	3%	0%	0%	1%	0%	5%
	Amérique (AM)	1%	5%	2%	1%	0%	9%
	Asie-Pacifique (AP)	2%	1%	11%	2%	1%	17%
	Europe et Asie centrale (EAC)	20%	8%	10%	17%	7%	61%
	Moyen-Orient et Afrique du Nord (MOAN)	3%	1%	2%	1%	2%	8%
	Monde	28%	14%	25%	23%	10%	100%

On constate que les Sociétés nationales européennes sont les plus grandes pourvoyeuses de soutiens au réseau, au niveau intrarégional mais surtout interrégional. Il convient toutefois de rappeler que les statistiques de la FICR n'intègrent pas de données sur le type ni sur la quantité d'activités de soutien ainsi assurées.

### L'action du Comité international de la Croix-Rouge (CICR)

Le CICR intervient principalement dans les zones de conflit et de violence. Il s'efforce de limiter la souffrance humaine en promouvant le respect du droit international humanitaire et en développant des actions sur le territoire. Le CICR visite en outre des milliers de détenus chaque année, veille à leurs conditions de vie, apportant son soutien pour améliorer leur sort. Son action est souvent menée en collaboration avec les Croix-Rouge nationales.



Une maison détruite par un groupe armé et à l'arrière-plan, un Land Cruiser du CICR. Département de Tolima, commune d'Ovejas-Sucre, district de Pijimay, Colombie 2022.

### La Société nationale suisse de la Croix-Rouge (CRS)

Forte de plus de 50'000 volontaires et de plus de 5'000 collaborateurs, la Croix-Rouge Suisse est l'une des plus grandes sociétés nationales de la Croix-Rouge.

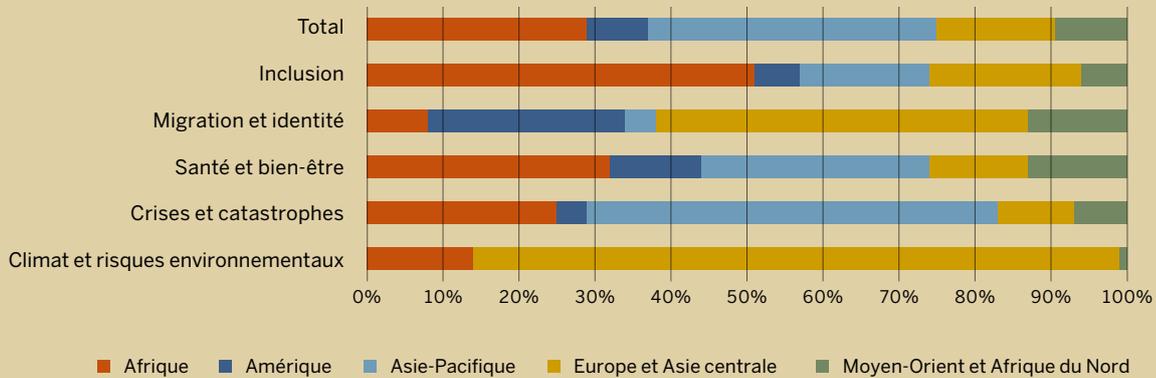
En 2021, les 50'000 volontaires de la Croix-Rouge Suisse ont mis à disposition 2,7 millions d'heures, ce qui correspond au travail à temps plein d'environ 1'500 personnes. Avec environ 500 millions de francs suisses investis dans les projets internationaux, la CRS compte parmi les Sociétés nationales qui assurent le plus grand nombre de services hors de ses frontières.

En 2021, la CRS est intervenue dans 38 pays, dans lesquels elle a mené 146 projets, en collaboration avec les populations locales et les Sociétés sœurs.

Son chiffre d'affaires s'élève à 565 millions de francs. Les financements proviennent des services facturés (49%) et des contributions des pouvoirs publics (28%). La Croix-Rouge suisse est, aux niveaux fédéral et cantonal, un partenaire important de l'État, qui

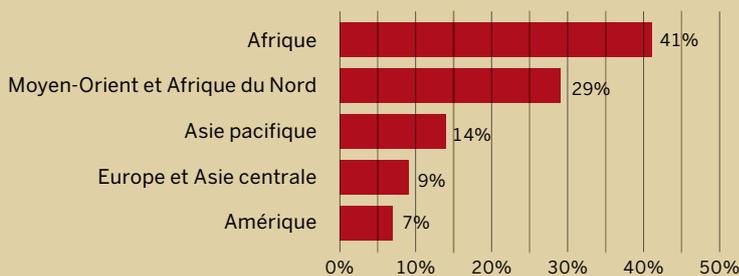
### Répartition des actions dans le monde

(Source: FICR)



### Répartition de l'action du CICR dans le monde

(Source: CICR)



Le CICR compte plus de 20'000 salariés dans une centaine de délégations dans le monde. Son budget annuel est de près de 2 milliards de francs suisses. Environ 70% des interventions se déroulent en Afrique et au Moyen-Orient/ Afrique du Nord. Depuis peu s'y ajoute l'Ukraine.

Détail de l'accueil des réfugiés d'Ukraine au centre fédéral pour requérants d'asile. Chiasso, 2022.

lui confie de nombreux mandats nationaux et internationaux.

### Quelle est l'incidence économique et sociale de la Croix-Rouge dans le monde?

La force de son volontariat est en progression constante. Cette croissance peut être alimentée en partie par des entreprises soucieuses de leur bilan en matière environnementale, sociale et de gouvernance (ESG) et en partie par les jeunes. Sur le CV d'un jeune diplômé, le volontariat peut augmenter ses chances de décrocher un travail. En ce qui concerne les seniors, dont le nombre augmente dans les pays industrialisés, le volontariat est une façon de rester actif et d'avoir une vie sociale, facteurs qui ont une incidence positive sur la santé. La Croix-Rouge, à l'instar de nombreuses autres ONG, promeut une vision du monde plus altruiste.



Mais l'une de ses autres forces est la neutralité, qui lui ouvre de nombreuses portes et lui permet d'approcher des personnes fragiles dans le monde entier.

Les catastrophes naturelles et les guerres, malheureusement fréquentes, augmentent la demande d'actions humanitaires et la volonté de la population de donner un peu de son temps pour aider les personnes dans le besoin. Avec la guerre en Ukraine, le nombre de familles suisses qui se sont portées volontaires pour accueillir les réfugiés a augmenté de manière considérable. En temps de crise, le volontariat peut devenir une façon de donner un sens à sa vie.

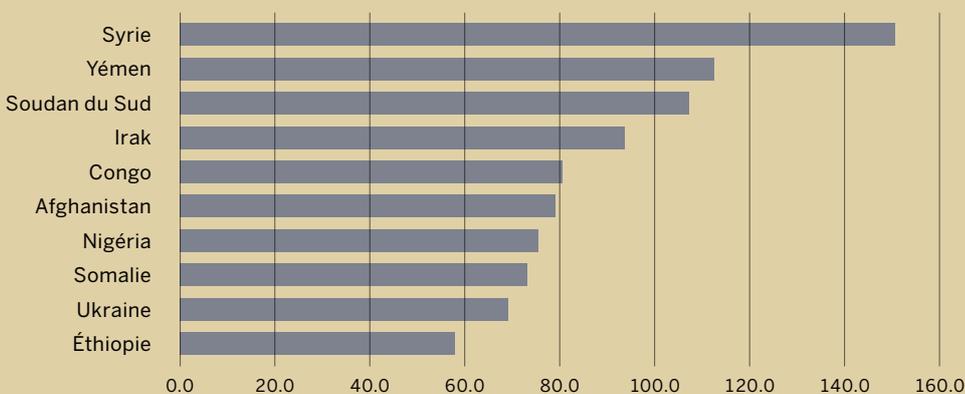
Par exemple, la crise causée par la COVID-19 a rapproché du volontariat un très grand nombre de personnes, même si, dans le même temps, certains volontaires plus âgés se sont retirés, par peur de contracter la maladie.

De nouvelles vocations peuvent naître des souffrances et des crises, pour construire un monde meilleur.

**\*Filippo Bolla**  
économiste et Président de la  
Croix-Rouge du Tessin

## Les 10 interventions les plus importantes en 2021 en millions de CHF

(Source: FICR)



En 2021, la moitié du budget disponible a été alloué aux dix pays répertoriés dans le graphique.



## Dunant au théâtre

Entretien avec Ettore Oldi\* et Antonio Panice\*



*Ettore, comment le spectacle Dunant est-il né? Une question de principe?*

C'est une intuition de Marta Nocivelli qui a donné vie au projet. À l'époque, Marta était très active à la Croix-Rouge de Brescia, dont elle était membre du Conseil directeur. Initialement, l'action ne devait pas se centrer sur Henri Dunant: il devait juste apparaître, comme il est naturel, pour évoquer la naissance de la Croix-Rouge dans un récit relatant le déroulement de la bataille de Solférino et San Martino. Ce devait être un spectacle bref, pour animer un dîner caritatif. C'est ainsi qu'en 2016 nous avons réalisé une pièce d'environ 20 minutes (récompensée la même année par le prix Franco Molé pour la dramaturgie), qui a remporté un franc succès. Marta Nocivelli, encore elle, nous a ensuite proposé, avec le soutien du Comité de la Croix-Rouge de Brescia présidé par Carolina David, de monter un véritable spectacle, créé en décembre 2017 sur la scène du Teatro Sociale de Brescia.

D'emblée, notre intérêt s'est porté sur les dernières années de la vie de Dunant, période qui recèle un matériau dramaturgique d'une grande fécondité.

*Pourquoi avoir choisi de mettre précisément en scène l'histoire de ce personnage?*

Parce qu'en me familiarisant avec les faits de son existence, j'ai découvert combien sa vie avait été pour le moins rocambolesque. Pour moi, le principal ressort dramaturgique de son histoire repose sur le journaliste Georg Baumberger qui, trouvant Dunant reclus et oublié à Heiden, cherche à l'interviewer par tous les moyens. Cette dynamique m'a à ce point frappé et séduit que j'ai construit la narration en trois actes: le premier et le deuxième se situent en 1895, année où Baumberger reconnaît Dunant; le troisième, en 1901, quand Dunant, incrédule, apprend qu'il a remporté le prix Nobel de la paix.

J'ai imaginé que les premières tentatives de Baumberger pour établir le contact avaient déclenché en lui une forme d'«alarme», l'avaient effrayé et qu'il craignait même pour sa vie, soupçonnant le journaliste d'être un émissaire de ce pouvoir adverse qu'il percevait autour de lui... à dire vrai, pas tout à fait à tort; c'est certainement un

homme qui n'avait pas la pleine maîtrise de son existence, les circonstances de sa vie justifiant d'éventuelles exagérations dans l'hostilité par ailleurs bien réelle dont il était l'objet. Il a indéniablement subi des injustices et une véritable *damnatio memoriae*.

*À part Dunant et Baumberger, les autres personnages sont imaginaires. Ils représentent la société de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Quelles en sont les caractéristiques?*

Les autres personnages sont Konrad et Agnès. Konrad est un garçon de 12 ans, qui nourrit de grands espoirs et attend beaucoup du futur. L'idée était de le faire côtoyer Dunant, «vénérable ancien», pour créer une situation conflictuelle à l'égard de l'avenir. À la lecture des écrits de Dunant, qui a cherché par tous les moyens à changer la société en mieux, à toujours déceler un rayon de soleil dans les vicissitudes de la vie, j'ai été surpris par l'émergence d'un regard très pessimiste qui, inévitablement, contraste avec celui du jeune Konrad, lequel entrevoit un horizon de nouveautés technologiques, de découvertes scientifiques et, plus généralement, des perspectives qui étaient inimaginables quelques dizaines d'années plus tôt dans la vie de Dunant.

*Quid d'Agnès?*

Agnès est aide-soignante dans l'hospice où se trouve Dunant, mais c'est surtout la mère de Konrad; j'avais besoin d'une figure féminine, élément qui, dans la vie de Dunant, a joué un rôle fondamental et douloureux et est resté une «question ouverte». Plutôt que de forcer la nature de la relation avec Madame Kastner, j'ai préféré faire appel à un simulacre: Agnès. Le père de Konrad est mort quand il était encore enfant, si bien qu'il n'a vécu qu'avec elle, la mère, qui aurait voulu le retenir dans le petit monde de Heiden, si possible le pousser dans la même voie que son père artisan et le garder là, en lieu sûr.

*La scénographie et le spectacle en lui-même sont réduits à l'essentiel. Pourquoi ce choix?*

Parce que pour moi, les protagonistes, au théâtre, ce sont les acteurs. Nous aurions pu développer davantage la scénographie,

mais ma – notre – conception du théâtre donne la primauté aux acteurs, dont nous voulons souligner l'humanité (davantage que la performance) et sur la relation qui se noue entre les différents personnages. Ce n'est pas la «facture» du spectacle qui nous intéresse, mais les dynamiques relationnelles, que nous cherchons à renouveler, répétition après répétition; et puis j'ai aussi une passion toute personnelle pour le «signe»: dans mon travail de metteur en scène, il m'arrive souvent de me mettre en quête d'un signe qui opère une synthèse, qui puisse condenser une bonne partie des conflits et de la vie intérieure des personnages... puis je l'amasse et le déploie sur scène. En l'occurrence, ce signe est le coussin qui, aux deux premiers actes, devient une sorte de cocon dont s'entoure Dunant pour se défendre du monde extérieur, mais qui est aussi la cachette idéale pour dissimuler les actes originaux des premières réunions du Comité de Genève. À l'intérieur de ce coussin se trouvent les preuves de sa participation à la fondation de la Croix-Rouge; au troisième acte, au contraire, les coussins se transforment en sacs de sable, préfiguration des tranchées qu'il entrevoit comme possible horizon.

*Quelle a été la réception par le public?*

Il nous arrive souvent de nous arrêter pour échanger et je dois dire que jusqu'ici, nous avons eu affaire à un public très compétent, parce que le spectacle a été donné dans des milieux proches des Comités de

la Croix-Rouge. Mais nous sommes prêts à le présenter à un public plus généraliste, car nous l'avons conçu dans une optique de vulgarisation. En tout cas, la précision des références, intégrées dans une dramaturgie extrêmement inventive, a suscité des retours positifs, et la capacité à rendre des «tranches de vie» a également été très appréciée.

*S'il t'était donné de rencontrer Dunant aujourd'hui, quelle question lui poserais-tu?*

Dunant a été capable d'ouvrir une voie et de surprendre par ses intuitions et les tournants de sa pensée, raison pour laquelle je ne laisserais jamais passer la chance de lui poser une question. Précisons au préalable qu'il n'a jamais été mû par son ego, bien au contraire. Il redoutait plus que tout d'être idolâtré, transformé en symbole, surtout dans les dernières années de sa vie, quand son personnage a été réhabilité aux yeux du monde.

Il avait les pieds sur terre et j'aurais aimé le questionner sur son rapport au pouvoir. J'ai été particulièrement frappé par la phase de fondation du Comité des Cinq, avant la signature de la Convention. Le général Guillaume-Henri Dufour, les médecins Théodore Maunoir et Louis Appia et l'avocat Gustave Moynier n'étaient pas convaincus de la neutralité des blessés de guerre. Lui l'était, au point de sillonner toute l'Europe, frapper aux portes des cours et s'entretenir avec les souverains et empereurs, sans être introduit par personne, pour défendre son



idée. Il est allé personnellement se concilier la confiance des puissants.

*Est-il encore concevable aujourd'hui de s'adresser au pouvoir de cette façon?*

Ce qui m'a frappé en lisant la biographie de Dunant, c'est la quantité d'échecs qu'il a dû essayer en contrepartie de cet unique triomphe. Combien de fois, pour notre part, sommes-nous disposés à rater une cible pour mettre une fois dans le mille?

*Antonio, de ton côté, comment t'es-tu préparé pour interpréter son rôle?*

La préparation est la phase la plus délicate pour un acteur parce que lorsqu'on grimpe sur scène, on doit oublier tout ce qu'on a étudié ou approfondi sur le personnage. Pour parvenir à restituer la vie, la relation, l'essence du travail, nous autres acteurs devons créer une sorte de cartographie (qu'il faut cesser de regarder) d'impulsions reliées les unes aux autres, d'où va jaillir le flux de la narration.

Avant de me plonger dans la préparation du spectacle, je ne connaissais pas Dunant, je savais qui il était, mais j'ignorais tout de sa vie. J'ai décidé de commencer par la lecture d'*Un Souvenir de Solférino*. J'aime depuis toujours l'épopée et les premières pages s'ouvrent justement sur ce qui m'a semblé une parade épique, que je n'ai retrouvée que dans *Illiade*. Ces accents héroïques nous semblent aujourd'hui inhabituels, déconcertants. À mesure qu'il pénétrait plus avant dans le bourbier du

champ de bataille, j'ai compris que Dunant n'avait d'autre choix que de se lancer dans un projet aussi grandiose que la Croix-Rouge. C'est lui qui a eu cette idée, lui seul. Sa pensée a été révolutionnaire parce qu'il a étendu l'aide à tous, indistinctement, il ne pouvait plus tolérer les atroces souffrances des blessés, quelle que soit leur armée d'appartenance.

Une fois cet axe de travail défini, je me suis demandé comment je l'aurais interprété, notamment face à des personnes qui l'ont étudié toute leur vie et connaissent son parcours sur le bout des doigts. Cela n'a pas été facile de me charger de ce poids avec légèreté. À un moment donné, les répétitions ont pris une tournure différente: s'il appartenait à chacun de se documenter et de maîtriser son sujet, sur scène, notre travail était et demeure d'entrer dans ce flux narratif et d'en faire un «jeu». Lors de la première, cela n'a pas été facile, l'effervescence a eu le dessus puis, petit à petit, les choses ont changé. Pendant les répétitions, grâce à des moments d'exploration très longs, favorisés par les musiques suggérées par Ettore, nous nous mettions en quête d'images concrètes, qui fassent naître les impulsions évoquées précédemment. Des images susceptibles de dialoguer avec celles des autres acteurs et avec les protagonistes de l'histoire. Par exemple, dans le jeu de la relation avec Agnès, il voit Agnès mais à travers elle également Léonie Kastner. Quand nous avons affronté le public pour la seconde fois, tout a été plus



simple, le spectacle avait une respiration plus ample. La vraie difficulté a été de chercher à porter à la scène l'indiscutable grandeur de Dunant.

*Qu'as-tu ressenti et que ressens-tu quand tu montes sur scène et te glisses dans sa peau?*

La première fois, beaucoup d'agitation et un poids très lourd sur mes épaules, l'acuité des regards posés sur moi, probablement liée à l'énergie, palpable, qui émanait d'un public très averti. Par la suite, au contraire, il y a eu la joie de retrouver le personnage et je n'ai plus senti ce poids. Ce n'est d'ailleurs pas le rôle de l'acteur, qui se doit au contraire de porter ce qui est le plus percutant, à savoir l'essence, la vie de ce qui a été construit à partir d'une inspiration.

*Tu l'as interprété dans les années qui vont de 1895 à 1901, durant sa vieillesse. Par quoi es-tu passé pour te glisser dans la peau d'un homme nettement plus âgé que toi?*

Aucun de nous n'a l'âge des personnages qu'il interprète, le choix est revenu à Ettore, le metteur en scène, et vient notamment de ce que, entre un acte et un autre, des acteurs interviennent, qui racontent, et il y a une énergie qui est la nôtre, personnelle, d'hommes et de femmes de notre époque, par opposition au moment du drame, au moment des faits en train d'advenir. Nous n'avons pas excessivement travaillé sur la caractérisation, cela nous intéressait peu, nous avons en revanche beaucoup travaillé sur une forme d'énergie. Selon Ettore, faire jouer des acteurs qui n'ont physiquement rien à voir avec les personnages qu'ils incarnent relève de la déclaration de principe. Ce qui compte, c'est la relation, la matérialité de ce qu'ils ont à se dire et de ce qui se passe entre eux, et non la représentation réaliste d'un Dunant vieux et malade. Plutôt le: qu'a-t-il à dire? À quoi pense-t-il? Que se passe-t-il à cet instant? En somme, avoir des acteurs prêts à réagir et qui poussent le public à s'interroger.

Quelle question poserais-tu à Dunant s'il franchissait le pas de la porte, à cet instant précis?

Je lui poserais une question très personnelle, mais aussi assez candide: je lui demanderais où il a trouvé la force, le courage

et l'audace, en 1867, quand il a dû se séparer formellement de la Croix-Rouge, de poursuivre son entreprise, de soutenir de nombreuses causes, alors même qu'il ne pouvait plus se réclamer de l'emblème de la Croix-Rouge? – Tout en ayant été le plus idéaliste des Cinq, c'est celui qui a eu la vision la plus claire de ce qui allait suivre.

Il a été critiqué, raillé et l'arrivée du prix Nobel – presque entièrement reversé à des œuvres caritatives – le plonge dans la sidération. Dans ces années-là, il était privé de toute considération et voilà que tout d'un coup, le monde s'avise de son existence. Mais ce qui pourrait apparaître comme un final en apothéose n'est rien d'autre qu'un dénouement qui semble dire «attendons de voir...»

#### **\*Ettore Oldi**

Metteur en scène, acteur et dramaturge.

En 2017, il a fondé de pair avec Antonio Panice et Matteo Bertuetti le groupement artistique *Le mani nude*, qui a son siège à Brescia.

#### **\*Antonio Panice**

Acteur, enseignant et scribouillard ultra prolifique. Depuis 2010, la pudeur ne le retient pas de monter sur scène ni d'en descendre (même sans estrade).

Depuis 2020, un éditeur diffuse par écrit certaines de ses élucubrations, auparavant seulement orales (*Rime sparse*).

Tous deux collaborent avec l'Association culturelle *Centopercento Teatro di Brescia*.  
[www.centopercentoteatro.it](http://www.centopercentoteatro.it)

---

par Alessandra Dolci en collaboration avec  
Andrea Romano



## *Solférino et Castiglione, les secours sur le champ de bataille*

L'idée de constituer des Sociétés de secours, prélude à la future Croix-Rouge, a germé dans l'esprit du Genevois Henry Dunant alors qu'il était témoin des secours apportés aux blessés de la bataille de Solférino par la population de Castiglione delle Stiviere, le 24 juin 1859 sur les collines au sud du Lac de Garde, dans le nord de l'Italie, à la frontière des provinces de Mantoue et Brescia. Dans son livre *Un Souvenir de Solférino*, rédigé dans la maison de sa tante Sophie à Genève, Henry Dunant écrit

*Le 21 juin, l'empereur des Français et le roi de Sardaigne sortaient de Brescia, le 22, Lonato, Castenedolo et Montechiaro étaient occupés; et, le 23 au soir, l'empereur, qui commandait en chef, avait donné des ordres précis pour que l'armée du roi Victor-Emmanuel, campée à Desenzano et qui formait l'aile gauche de l'armée alliée, se portât, le 24 au matin, sur Pozzolengo.*

*Le quartier général de l'empereur François-Joseph avait été transporté de Vérone à Villafranca, puis à Valeggio, mais le 23 juin, au soir, ordre fut donné aux troupes autrichiennes de repasser le Mincio.*

*Ainsi donc quoique l'on fût, de part et d'autre, dans l'attente d'une prochaine et grande bataille, la rencontre des Autrichiens et des Franco-Sardes le vendredi 24 juin fut réellement inopinée.*

*Les deux armées sont en état d'alerte.*

*Plus de trois cent mille hommes sont en présence.*

*La ligne de bataille a cinq lieues d'étendue.*

*À six heures le feu est sérieusement engagé.*

*Les Autrichiens, postés sur les éminences et les collines, font pleuvoir sur l'armée française une grêle incessante d'obus, de bombes et de boulets. Aux épais nuages de la fumée des canons et de la mitraille se mêlent la terre et la poussière que soulève, en frappant le sol à coups redoublés, cette énorme nuée de projectiles.*

*C'est en affrontant la foudre de ces batteries que les Français s'élancent à l'assaut des positions dont ils sont décidés à s'emparer.*

*Le ciel s'est obscurci, le vent se déchaîne avec fureur, et il enlève dans l'espace les branches des arbres qui se brisent; une pluie froide ou plutôt une véritable trombe inonde les combattants déjà extenués de faim et de fatigue, en même temps que des rafales et des tourbillons de poussière aveuglent les soldats, obligés de lutter aussi contre les éléments. Les armées de l'empereur François-Joseph battent en retraite.*

*L'armée française campe sur les positions conquises.*

*Le soleil du 25 éclaire l'un des spectacles les plus affreux qui se puissent présenter à l'imagination. Le champ de bataille est partout couvert de cadavres d'hommes et de chevaux; les routes, les fossés, les ravins, les buissons, les prés sont parsemés de corps morts, et les abords de Solférino en sont littéralement criblés.*

*Les champs sont ravagés, les blés et les maïs sont couchés, les haies renversées, les vergers saccagés, de loin en loin on rencontre des mares de sang.*

*Pauvres mères, en Allemagne, en Autriche, en Hongrie, en Bohême, comment ne pas songer à vos angoisses lorsque vous apprendrez que vos fils sont morts en pays ennemis, sans soins, sans secours, sans consolation!*

*On a passé trois jours et trois nuits à ensevelir les cadavres restés sur le champ de bataille.*

*Le service de l'intendance continue à faire relever les blessés qui, pansés ou non, sont transportés, par des mulets porteurs de litière ou de cacolets, aux ambulances volantes, d'où ils sont dirigés sur les villages et les bourgs. Dans ces bourgades, églises, couvents, maisons, places publiques, cours, rues, promenades, tout est converti en ambulances provisoires.*

*Carpenedolo, Castel Goffredo, Médole, Guidizzolo, Volta et toutes les localités environnantes réunissent une quantité considérable de blessés, mais le plus grand nombre est amené à Castiglione, où les moins invalides sont parvenus à se traîner. Depuis Castiglione les blessés devaient être conduits dans les hôpitaux de Brescia, de Crémone, de Bergame et de Milan, pour y recevoir enfin des soins réguliers ou y subir les amputations nécessaires. Mais les moyens de transport étant très insuffisants, on fut obligé de les faire attendre deux ou trois jours à Castiglione où l'encombrement devient indescriptible. Cette ville se transforme tout entière, pour les Français et les Autrichiens, en un vaste hôpital improvisé.*

*Pendant la journée du samedi le nombre des convois de blessés devient si considérable que l'administration, les habitants, et le détachement de troupes laissé à Castiglione sont absolument incapables de suffire à tant de misères.*

*Alors commencent des scènes aussi lamentables que celles de la veille; il y a de l'eau et des vivres, et pourtant les blessés meurent de faim et de soif; il y a de la charpie en abondance, mais pas assez de mains pour l'appliquer sur les plaies; la plupart des médecins de l'armée ont dû partir pour Cavriana, les infirmiers font défaut, et les bras manquent dans ce moment si critique.*

*Il faut donc, tant bien que mal, organiser un service volontaire, mais c'est bien difficile au milieu d'un pareil désordre.*

*Sur les dalles des hôpitaux ou des églises de Castiglione ont été déposés, côte à côte, des hommes de toutes nations, Français et Arabes, Allemands et Slaves; provisoirement enfouis au fond des chapelles.*

*Bientôt un noyau de volontaires s'est formé; je m'emploie à organiser, aussi bien que possible, les secours dans celui des quartiers qui paraît en être le plus dépourvu, et j'adopte particulièrement l'une des églises de Castiglione, Chiesa Maggiore.*

*Près de cinq cents soldats y sont entassés, et il y en a encore une centaine sur la paille devant l'église.*

*Des petits garçons de l'endroit vont et viennent de l'église aux fontaines les plus rapprochées avec des seaux, des bidons et des arrosoirs. Aux distributions d'eau succèdent des distributions de bouillon et de soupe, dont le service de l'intendance est obligé de faire des quantités prodigieuses.*

*Les femmes de Castiglione, voyant que je ne fais aucune distinction de nationalité, suivent mon exemple en témoignant la même bienveillance à tous ces hommes d'origines si diverses, et qui leur sont tous également étrangers. «Tutti fratelli», répétaient-elles avec émotion.*

*Honneur à ces femmes compatissantes, à ces jeunes filles de Castiglione!  
Rien ne les a rebutées, lassées ou découragées, et leur dévouement modeste n'a voulu  
compter ni avec les fatigues, ni avec les dégoûts, ni avec les sacrifices.  
Pendant les huit premiers jours après la bataille, les blessés dont les médecins  
disaient à demi-voix en passant devant leurs lits et en branlant la tête:  
«Il n'y a plus rien à faire!» ne recevaient plus guère de soins, et mouraient  
délaissés et abandonnés. Et cela n'était-il pas tout naturel, vu le très petit nombre  
d'infirmiers, en regard de la quantité énorme des blessés?  
Il est excessivement pénible de ne pouvoir toujours ni soulager ceux que l'on a  
devant les yeux parce que... parce qu'ils sont trop nombreux; et il l'est tout autant  
d'être entravé, à chaque pas, par la quantité d'infortunés qui se pressent au-devant  
de vous et qui vous entourent et vous appellent à l'aide.*

*Mais pourquoi avoir raconté tant de scènes de douleur et de désolation, et avoir  
peut-être fait éprouver des émotions pénibles? Pourquoi s'être étendu comme avec  
complaisance sur des tableaux lamentables, et les avoir retracés d'une manière  
qui peut paraître minutieuse et désespérante? À cette question toute naturelle  
qu'il nous soit permis de répondre par une autre question: n'y aurait-il pas moyen,  
de constituer des sociétés de secours dont le but serait de faire donner des soins  
aux blessés, en temps de guerre, par des volontaires, sans aucune distinction de  
nationalité?*

*C'est la raison d'être de ce livre.*

*Des sociétés de ce genre une fois constituées, et avec une existence permanente,  
se trouveraient tout organisées vis-à-vis d'une éventualité de guerre.*

*Ces Sociétés pourraient en raison même de leur caractère permanent rendre  
de grands services pendant des époques d'épidémies, ou dans les désastres  
comme les inondations, les incendies et autres catastrophes imprévues: le mobile  
philanthropique qui leur aurait donné naissance les ferait agir dans toutes les  
occasions où leur action pourrait s'exercer.*

*Les comités ainsi constitués feraient appel à toute personne prête à se dévouer  
pour apporter des secours et des soins sur un champ de bataille puis dans les  
ambulances et les hôpitaux.*

*Ce dévouement, tout spontané, se rencontrerait plus aisément qu'on n'est porté à  
le penser, et bien des personnes, désormais certaines d'être utiles et convaincues de  
pouvoir faire quelque bien, iraient certainement remplir une tâche si éminemment  
philanthropique. Dans ce siècle accusé d'égoïsme, quel attrait pour les cœurs nobles  
et compatissants, que de braver les mêmes dangers que l'homme de guerre, mais  
avec une mission toute volontaire de paix, de consolation et d'abnégation!*

*N'y a-t-il pas, dans ces considérations seules, des raisons plus que suffisantes  
pour ne pas se laisser prendre au dépourvu?*

Version abrégée et adaptée d'Un Souvenir de Solférino,  
tirée d'un manuscrit de Henry Dunant publié en 1902  
(septième édition). L'original est conservé à la Bibliothèque  
universitaire de Genève.

UN SOUVENIR  
DE  
**SOLFERINO**

PAR  
J. HENRY DUNANT

---

*Troisième Edition*

---



GENÈVE  
IMPRIMERIE DE JULES-G<sup>ne</sup> FICK

—  
1863

Tous droits réservés

3051

Page de garde de  
*Un Souvenir de  
Solférino*, J.G. Fick,  
Genève, 1863  
(troisième édition).



#### Citations volet financier et quatrième de couverture

La recherche et la sélection des citations du volet financier et de la quatrième de couverture ont été réalisées par Alessandra Dolci.

#### Crédits photographiques volet financier et quatrième de couverture

- © Archives CICR (ARR), Genève: quatrième de couverture.
- © Depositphotos: paysages abstraits.
- Photographies dans les pages d'intersection:
  - © Archives CICR (ARR), Genève: pp. 13-14, 30.
  - © Bernard van Dierendonck: p. 20.
  - © N/A, Société du Croissant-Rouge pakistanais: p. 38.
  - © SRK, Florian Copp: pp. 4-5.
  - © Croissant-Rouge arabe syrien: p. 8.

#### Crédits photographiques volet culturel dédié à Henry Dunant

- © Daniele Aloisi: p. LXV.
- © Antiqua Print Gallery/Banque d'images Alamy: p. XVII.
- © Archives CICR (ARR), Genève: pp. I, IV, IX, XII, XXII-XXIII (à gauche, photo de Ernst Gottfried Hausmann), XXIV-XXV, XXVIII, XXXVI (en bas), XXXVIII-XXXIX, L-LI, LIII, LVII, LXVII, LXX, LXXVIII, LXXXII.
- © BnF Gallica, Paris: p. XIV.
- © Melania Dalle Grave: pp. LXXII-LXXIII et LXXV-LXXVI.
- © Dreamstime: p. II.
- © Fonollosa/Iberfoto/Archives Alinari: p. XXIX.
- © 2021 GSI Architekten, Saint-Gall: p. XXVII.
- © Mireille van Heeswijck (Comité CRI Val di Fassa, TN): p. LXI.

- © Musée Henry Dunant, Heiden: pp. XX, XXVI (photo Marilyn Manser, 2022).
- © Katie Hope, FICR: p. XXXII.
- © Hulton Archive/Banque d'images Getty (en haut): p. XXXI.
- © Keystone/AFP/Fabrice Coffrini: p. XXXV.
- © Keystone-ATS/Ti-Press/Pablo Gianazzi: p. LXXI.
- © Keystone/Gaetan Bally: p. LV.
- © Keystone/EQ Images/Urs Bucher: p. XXXIV.
- © Keystone/Laurent Gillieron: p. XLVIII.
- © Keystone/Regina Kuehne: p. XXXVII.
- © Keystone/Ennio Leanza: p. LXVI.
- © Keystone/Karl Mathis: p. LII.
- © Keystone/Archives Photopress/Str: p. LIV.
- © Keystone/Sueddeutsche Zeitung Photo/SZ Photo (à droite): p. XXXVI.
- © Keystone/Ti Press/Carlo Reguzzi: p. LXII.
- © Library of Congress Prints and Photographs, Washington (USA): p. XXI.
- © Ibrahim Malla: p. LX.
- © Frederic Meyer: p. LVI.
- © N/A, Croissant-Rouge arabe syrien: p. LXIII.
- © Joaquin Ossorio-Castillo/Banque d'images Alamy: p. VIII.
- © 2023 Photo Scala, Florence (en haut): p. X.
- © SRK, Ruben Ung: p. LVIII.
- © Ti-Press/Carlo Reguzzi: p. LXIV.
- © Ullstein Bild/Banque d'images Getty: p. V.
- © 2023 Bibliothèque Ambrosiana/DeAgostini Picture Library/Scala, Florence: pp. XIII, XV, XVIII.
- © 2023 Weast Productions/FdR: pp. XL-XLVII.
- © World History Archive/Banque d'images Alamy: p. X (à droite), p. XXX (en haut).

#### Remerciements

Merci à Maria Grazia Baccolo pour cette collaboration passionnée et si précieuse.

#### Notes

Les textes n'engagent en aucune manière BPS (SUISSE) et ne reflètent que les opinions des auteurs. BPS (SUISSE) reste à la disposition des détenteurs des droits des photos dont les propriétaires n'ont pas été identifiés ou repérés, afin de s'acquitter des obligations prévues par la réglementation en vigueur.

- © 2023 Banca Popolare di Sondrio (SUISSE) SA, tous droits réservés. Toutes les photos et les textes sont soumis aux droits d'auteur de leurs propriétaires respectifs.

CONCEPT ET RÉALISATION

Andrea Romano

EDITING

Alessandra Dolci

PROJET GRAPHIQUE

Petra Häfliger

*Lucasdesign, Giubiasco*

TRADUCTION

*cb service, Zurich*